

7 Les îles Marquises

L'archipel des Marquises est composé d'une douzaine d'îles s'étirant du nord au sud sur 350 km. Seules six sont actuellement habitées par une population beaucoup moins importante qu'autrefois. Les terres les plus proches sont les atolls de Puka Puka et Napuka, à 450 km.

Ces îles, d'origine volcanique, ont un relief jeune, extrêmement accidenté. Les terres y sont découpées en vallées étroites aux versants très pentus, arrosées de cours d'eau souvent intermittents. Il n'y a pas de plaine côtière ni de récif corallien. Les côtes sont constituées de falaises interrompues de petites baies, souvent frangées de galets et seuls points de débarquement. Le climat, influencé et modifié par le relief, se décompose en micro-climats rattachés au type subtropical. La variation pluviométrique et les sécheresses récurrentes ont eu de grandes répercussions sur l'adaptation des Marquisiens à leur archipel et même sur leurs migrations.

Dans l'état actuel des recherches, les Marquises semblent avoir été un important centre de dispersion, sinon le point de départ de la colonisation en Polynésie orientale, pour des îles telles que l'île de Pâques, les îles Hawaii et même les îles de la Société. Si l'origine du peuplement reste une des questions essentielles posées à l'archéologue, la connaissance du milieu où vécurent ces Polynésiens, les progrès et tâtonnements de leur adaptation au milieu constituent actuellement un des aspects de la recherche les plus passionnants. L'archéologie dans cette région du globe est encore bien récente pour être trop affirmative. Associée aux travaux des ethnologues, linguistes, botanistes, palynologues, etc. elle permettra de combler certaines lacunes de l'ethnohistoire.

Les données de l'ethnohistoire

La partie sud de l'archipel fut la première reconnue par les Européens en 1595. Le commandeur A. Mendana de Neira baptisa le groupe "*Las Islas Marquesas de Mendoza*", en l'honneur du vice-roi du Pérou. En 1774, J. Cook passa trois jours dans le groupe sud. L'artiste et les savants qui l'accompagnaient nous laissèrent les premières données sur ces îles. Leurs collections sont conservées notamment dans les musées de Berlin, Oxford et Stockholm. C'est en 1791 que le groupe

nord fut découvert, de façon pratiquement simultanée par l'Américain J. Ingraham et le Français E. Marchand, qui en prit possession pour la France. Jusque vers 1805 les navigateurs, encore peu nombreux, reçurent un bon accueil, troublé cependant par d'inévitables escarmouches plus ou moins sanglantes. Les principaux points d'escale étaient Tahuata (Vaitahu) et Nuku Hiva (Taiohae, Taipivai, Hakau). Par la suite, le trafic des peaux de phoque, la quête du bois de santal et de la graisse de cétacé, placèrent les Marquises au centre, relatif, d'un trafic maritime important passant par le cap Horn et les côtes de l'Amérique du Sud. Ces contacts perturbèrent gravement les règles sociales, et provoquèrent

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

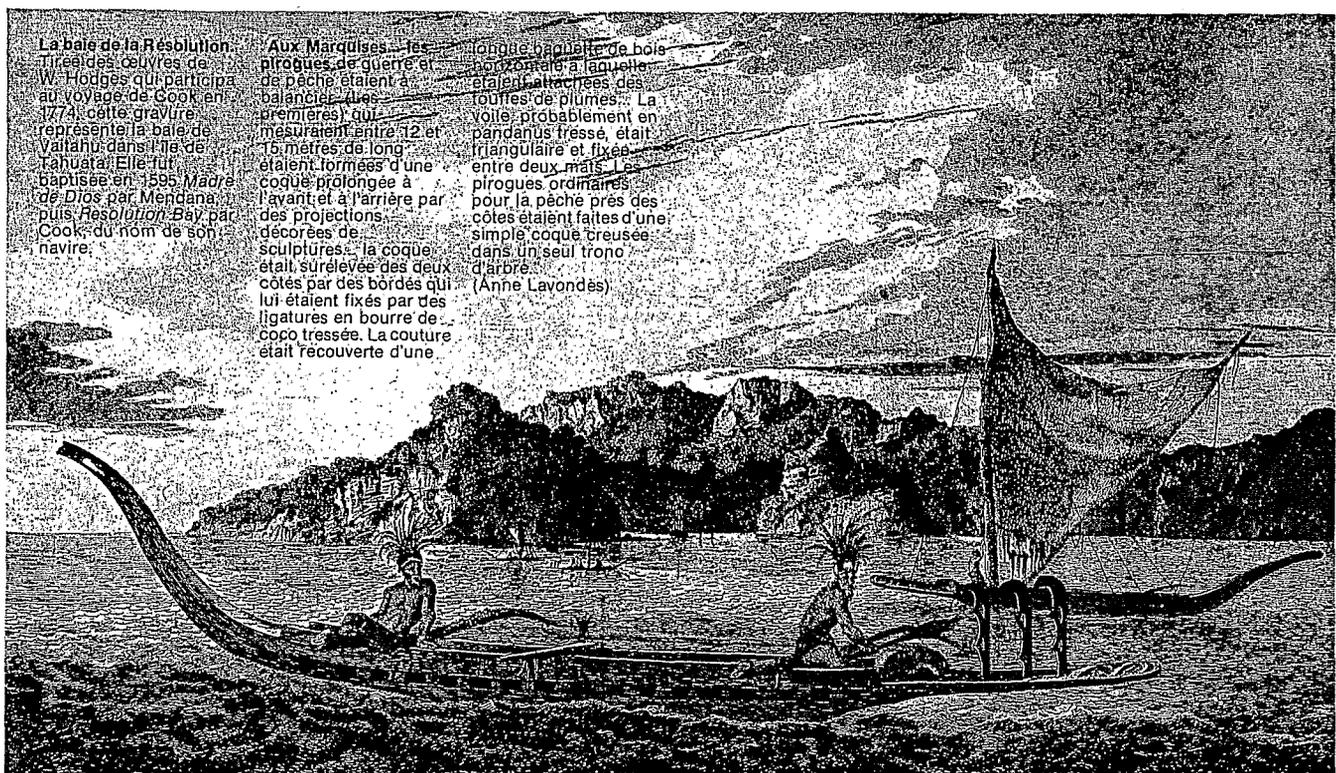
N° : 30295 et Y

Cote : B

un déclin qui se précipita dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Après avoir "tenté" Américains et Anglais, les Marquises devinrent un protectorat français en 1842 lors de l'intervention de l'amiral Dupetit-Thouars. L'implantation occidentale resta longtemps très peu importante et plus rares encore furent ceux qui s'attachèrent à recueillir des éléments de la culture de ces îles.

Récits des découvreurs et témoignages des missionnaires

Pour reconstituer ce que cette histoire put être, il faut se pencher sur les textes des navigateurs et autres observateurs. Pour l'essentiel il s'agit soit de récits de voyages (souvent très courts et complétés par les témoignages de *beachcombers* : J. Cabri, J. Morrison, E. Roberts, J. Wilson...), soit de notes tirées de journaux de bords (J. Cook et E. Marchand...) soit enfin de correspondances ou rapports de missionnaires (W.P. Crook, 1797-1799 ; Rév. Darling, 1834-1835 ; P. Mathias Gracia, 1843). Les ethnologues ne s'intéressèrent aux Marquises que tardivement. Karl von den Steinen, premier ethnologue qui travailla sur les Marquises, s'y rendit en 1897. Les écrits les plus anciens et les plus importants sont ceux de P.F. de Quiros (pilote en chef de Mendana, 1595), J. Cook (1774), J.R. et J.G. Forster (1774), E. Marchand (1791), W.P. Crook (1797-1799), Ed. Roberts (1798-1806), A. J. von Krusenstern (1804), G.H. von Langsdorff (1804), D. Porter (1813) et C.S. Stewart (1829). Par la suite, ceux qui écrivirent sur les Marquises eurent souvent tendance à compléter leurs observations des récits de ces derniers.



La baie de la Résolution. Tirée des œuvres de W. Hodges qui participa au voyage de Cook en 1774, cette gravure représente la baie de Vaitahu dans l'île de Tahuata. Elle fut baptisée en 1595 *Madre de Dios* par Mendana puis *Resolution Bay* par Cook, du nom de son navire.

Aux Marquises, les pirogues de guerre et de pêche étaient à balancier. Les premières qui mesuraient entre 12 et 15 mètres de long étaient formées d'une coque prolongée à l'avant et à l'arrière par des projections, décorées de sculptures. La coque était surélevée des deux côtés par des bords qui lui étaient fixés par des ligatures en bourre de coco tressée. La couture était recouverte d'une

longue baguette de bois horizontale à laquelle étaient attachées des touffes de plumes. La voile, probablement en pandanus tressé, était triangulaire et fixée entre deux mâts. Les pirogues ordinaires pour la pêche près des côtes étaient faites d'une simple coque creusée dans un seul tronc d'arbre. (Anne Lavondès)

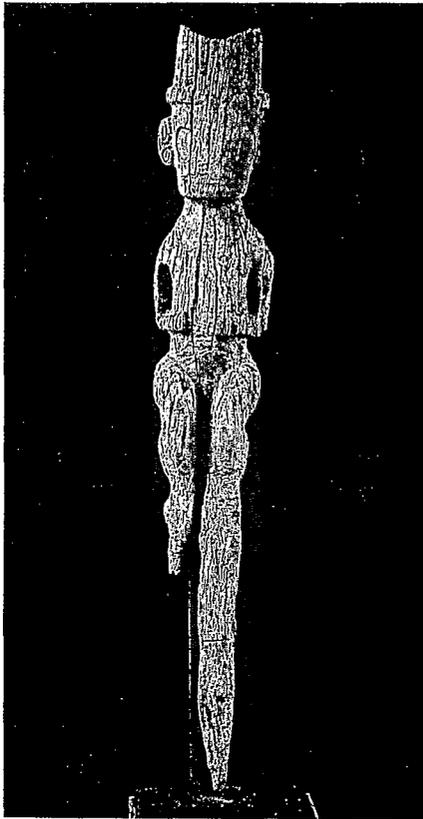
Entre 1840 et 1930, à peu près, les pères missionnaires de Picpus et certains officiels, résidents ou de passage, prirent de très intéressantes notes, parfois publiées par la suite. Il s'agit surtout des précieux documents conservés par les pères des Sacrés-Cœurs et comprenant principalement les travaux des Révérends Pères Chaulet, S. Delmas, J. Lecornu, Mathias Gracia et de Mgr Dordillon (dictionnaire de marquisien), auxquels s'ajoute la publication des récits qui suivirent les expéditions de Dumont d'Urville en 1838 (Vincendon-Dumoulin) et de l'amiral Dupetit-Thouars (1840-41) (notamment les souvenirs de M. Radiguet).

L'étude de la culture marquisienne

L'étude approfondie de la culture marqui-

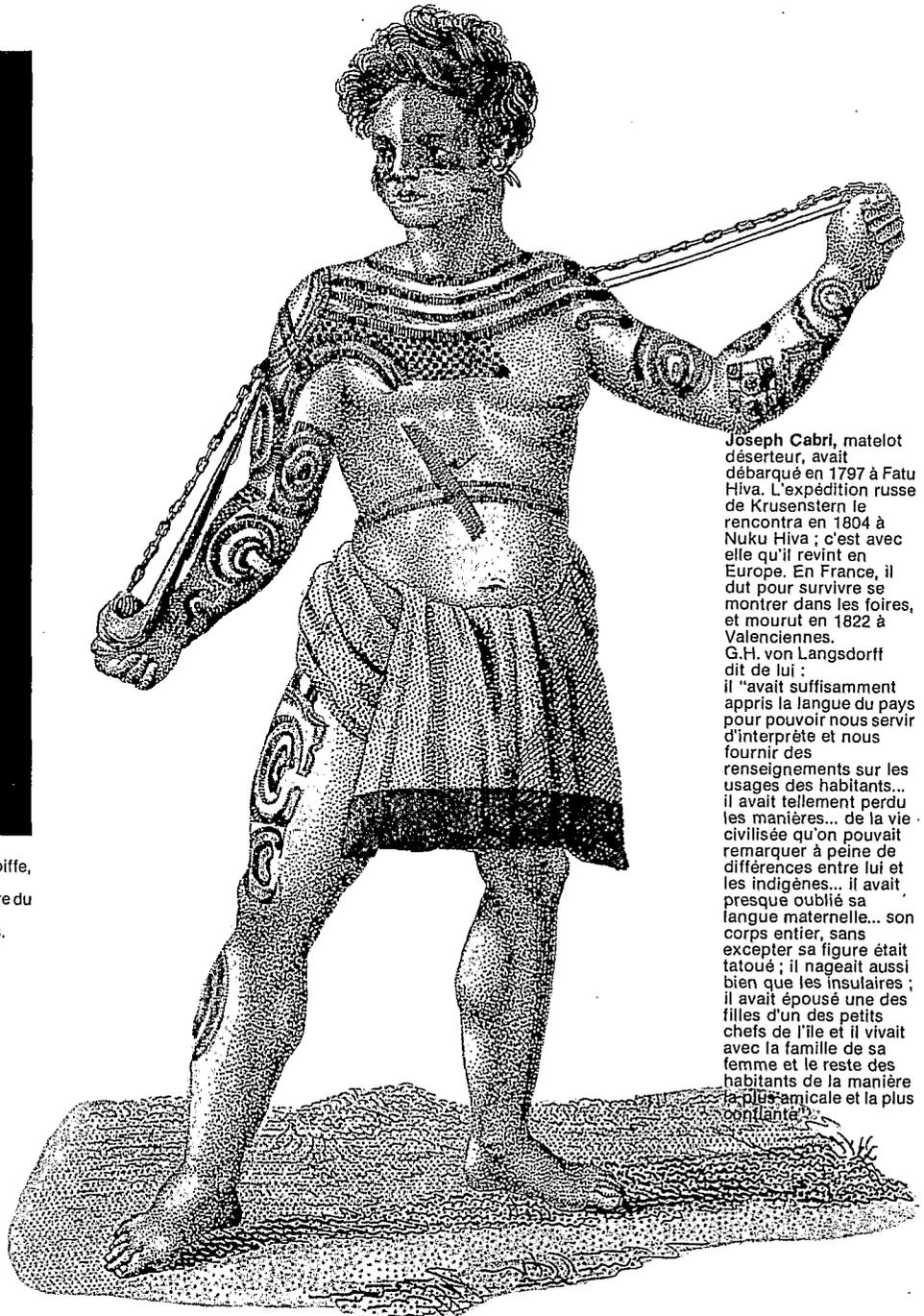
sienne ne commence réellement qu'avec K. von den Steinen à l'extrême fin du XIX^e siècle. De cette époque jusqu'à pratiquement la veille de la Seconde Guerre mondiale, les travaux en sciences humaines menés aux Marquises portent principalement sur l'ethnographie, la linguistique et l'anthropologie physique. L'analyse historique reposait alors essentiellement sur l'étude des légendes et généalogies. Celles-ci offraient en effet la possibilité de discerner certaines phases de migrations et, apparemment, de remonter à la fois jusqu'à l'arrivée des premiers habitants des îles et de suivre parfaitement les filiations. Ceci eut pour conséquence de laisser supposer que la Polynésie orientale était une zone de peuplement tardif où aucun phénomène de colonisation ne pouvait être antérieur à un millénaire. L'autre aspect de ces recherches fut

de mettre en évidence des relations entre la Polynésie, la Mélanésie et l'Indonésie. Un peu avant les années 1960, l'histoire du peuplement était encore ainsi plus volontiers considérée, au travers de l'analyse des récits légendaires, comme une suite de migrations correspondant chacune à un complexe culturel, racial et linguistique. L'archéologie à cette date apparaissait comme une activité marginale limitée à des descriptions de structures de surface et à des commentaires d'objets de collection. De très utiles observations furent ainsi consignées. Mgr Dordillon et K. von den Steinen en tout premier lieu firent un travail remarquable sur la culture marquisienne entre les années 1897 et 1928. R. Linton compléta en quelque sorte les travaux de ces derniers et surtout ceux de son collègue ethnologue E.S.C. Handy. Le couple Handy travailla avec R. Linton dans



Ce *kaitna*, sculpté d'une représentation de *tiki* et taillé dans un tronc de *mei* (arbre à pain), était placé avec d'autres sur la partie frontale d'une structure *tapu*. Il provient de Tamakapaepae (vallée de Haka'ohoka à Ua Pou) qui était le *paepae* funéraire de la princesse Vaehoka'ateui. Le poteau fut offert par Madame Teikiehu'upoko et rapporté en 1947 par le R.P. Esquenet. Il mesure 1,73 m de hauteur ; on distingue très bien la longue partie enfouie dans le *paepae*. L'échancrure concave,

au sommet de la coiffe, était destinée à supporter une poutre du *ha'e* ou celle d'une plate-forme en bois.

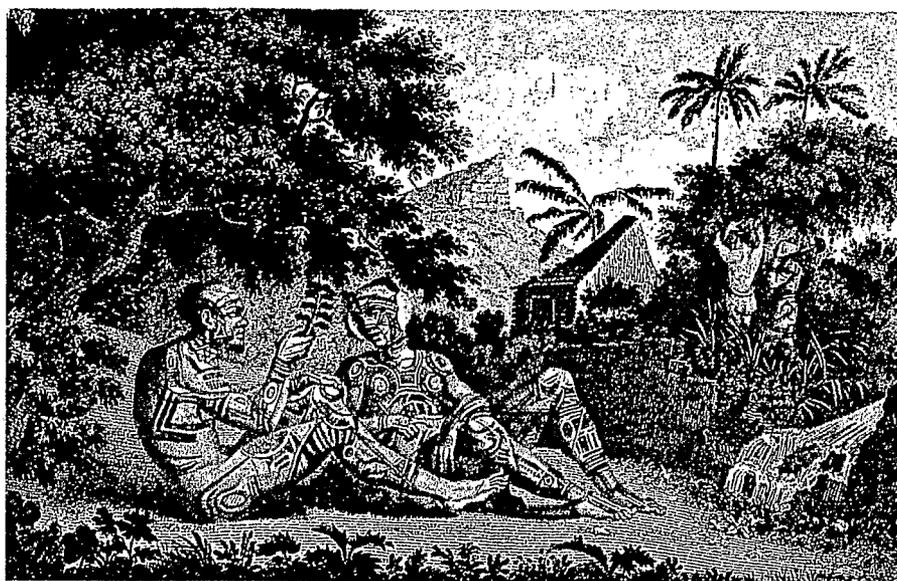


Joseph Cabri, matelot déserteur, avait débarqué en 1797 à Fatu Hiva. L'expédition russe de Krusenstern le rencontra en 1804 à Nuku Hiva ; c'est avec elle qu'il revint en Europe. En France, il dut pour survivre se montrer dans les foires, et mourut en 1822 à Valenciennes. G.H. von Langsdorff dit de lui : il "avait suffisamment appris la langue du pays pour pouvoir nous servir d'interprète et nous fournir des renseignements sur les usages des habitants... il avait tellement perdu les manières... de la vie civilisée qu'on pouvait remarquer à peine de différences entre lui et les indigènes... il avait presque oublié sa langue maternelle... son corps entier, sans excepter sa figure était tatoué ; il nageait aussi bien que les insulaires ; il avait épousé une des filles d'un des petits chefs de l'île et il vivait avec la famille de sa femme et le reste des habitants de la manière la plus amicale et la plus obéissante."

les années 1920-25 sur les Marquises et livra au public une somme remarquable de travaux, ethnographiques pour l'essentiel, sur l'archipel. Aucun inventaire véritable des structures de surface ne fut entrepris alors. Bien des éléments, parmi les plus spectaculaires, disparurent depuis, volés ou vendus, détruits par le temps ou par les hommes.

Il y a ainsi pour les Marquises un petit nombre de structures, disparues parfois, pour lesquelles il existe une description bien détaillée, complétée d'informations à caractère ethnographique. Enfin dans quelques cas sont conservés des documents iconographiques (gravures, croquis rapides, plans succincts).

C'est grâce à l'ensemble de ces documents recueillis durant près de trois siècles qu'il est possible d'esquisser un tableau de cette société à la veille de son déclin.



En-dehors des textes et des dessins relatant la vie d'autrefois, il existe de riches collections d'objets conservés dans les musées et chez les particuliers. Ici, un des objets favoris des collectionneurs, le casse-tête (*'u'u*). Cette arme à la mesure des grands guerriers marquisiens, était taillée dans l'arbre qui portait leur nom : le *toa* (*Casuarina equisetifolia*).

A droite, en haut :

"Noukhaïwalens se tatouant". S'inspirant d'une gravure tirée de Krusenstern, ce paysage recomposé par J. et E. Verreaux est d'une fiabilité ethnohistorique relative. Il traduit parfaitement l'image romantique que l'on se faisait, en Europe, de ces îles "paradisiques", à la suite des nombreux récits de voyages parus au XVIII^e et dans la première moitié du XIX^e siècle.



Haka'ki tatoué, avec un éventail et une massue, tiré de G.H. von Langsdorff, "Les notables, guerriers, prêtres et chefs étaient les personnages tout indiqués pour les artistes de passage qui croquèrent avec bonheur les attributs remarquables de leur position et les motifs ornant leurs corps. Les personnes de plus humble condition n'apparaissent hélas qu'au hasard de quelques gravures, et souvent en arrière-plan.

La société marquisienne

Ce groupe d'îles fut très peuplé comme d'autres archipels polynésiens à la même époque. A la fin du XVIII^e siècle, puis au début du XIX^e, et bien que les évaluations d'alors soient d'une moindre fiabilité, il semble raisonnable, en recoupant les témoignages et les vestiges archéologiques, d'évaluer la population aux alentours de 50 000 habitants. Quand la France annexe les Marquises (1842), la population n'est plus que d'environ 20 000 âmes. Cette spectaculaire chute démographique, déjà amorcée lors des premiers contacts, connut son paroxysme dans les années 25 (un peu plus de 2 000 habitants) pour lentement se corriger par la suite. Il est à noter que le passage, en 1863, d'un "merle", navire sud-américain chargé de rassembler de la main-d'œuvre pour les gisements de guano, en abandonnant ses varioleux, fut à l'origine d'une catastrophique hémorragie humaine dans le groupe nord, suivie de peu par la sévère répression, en 1880, de la rébellion de Hiva Oa au sud. Ces évé-

nements portèrent les derniers coups à la résistance culturelle de cette population exsangue. Bien des aspects de l'ancienne société marquisienne ont ainsi disparu. Néanmoins les sources ethnographiques du XVIII^e siècle et des débuts du XIX^e permettent d'en retrouver des éléments communs à l'ensemble de la Polynésie et d'autres, au contraire, typiquement marquisiens que nous allons évoquer.

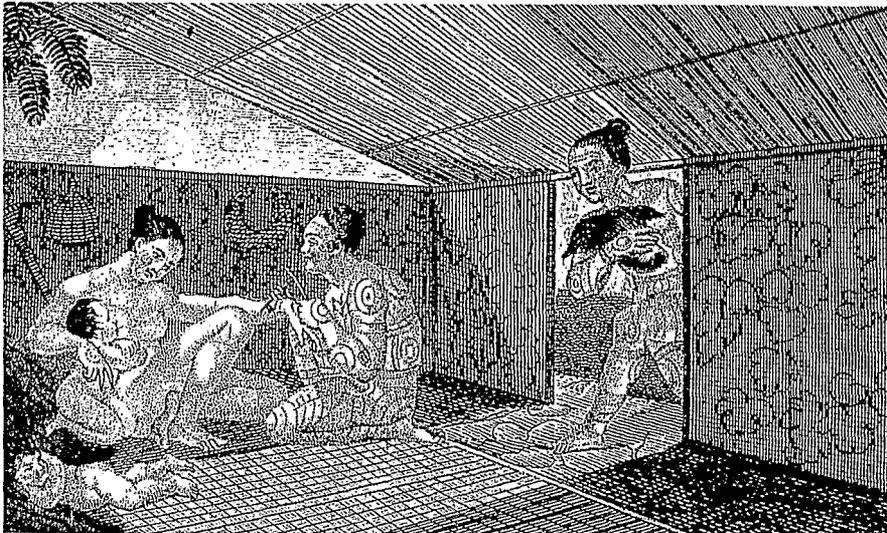
Caractères généraux

La vallée constitue une entité essentielle pour saisir l'originalité des Marquises. Les plateaux et les crêtes demeurèrent déserts, ou pratiquement, en raison de la nature des sols ou du relief, de l'état de guerre endémique, ou de ces deux facteurs réunis. Les Marquisiens encore actuellement continuent à se réclamer d'une vallée, leur *fenua*. Deux unités sociales fondamentales ressortent dans la société protohistorique : le *mata'eina'a*, unité tribale, et le *ha'etoo* qui groupe les occupants d'une maison et de ses annexes (*in* H. Lavondès). Chaque vallée possède son propre système social, au sein duquel la lignée des chefs (*papa haka'iki*) et le collège des prêtres

(*tau'a* et *tuhuka*) tiennent les rôles les plus importants, avec semble-t-il une primauté des seconds sur les premiers. Pourtant aucune distinction bien particulière aux yeux des Européens ne semblait faire ressortir l'importance et la considération qui leur étaient imparties. Les nuances hiérarchiques étaient subtilement placées sur d'autres plans que les richesses extérieures. Un réseau de multiples *tapu* et certains avantages très concrets constituaient des privilèges bien plus précieux.

Les notables et les prêtres

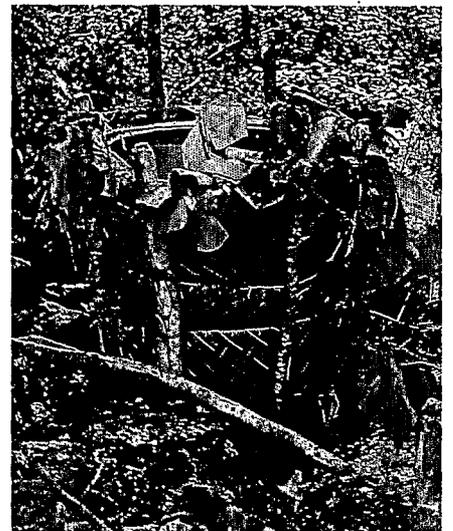
Ainsi, toute une classe jouissait de monopoles sur un large éventail d'activités : tatouage, construction de pirogues, élaboration de plates-formes lithiques, confection d'herminettes... Pour assurer et étendre leur importance, le jeu politique de ces familles consistait à s'allier entre elles par l'adoption, les alliances matrimoniales ou l'échange du nom. L'importance du nom était très grande. Par son nom, le chef de la tribu possédait les terres de la tribu et donc l'une des principales récoltes de *mei* (fruit de l'arbre à pain). Ceci le mettait à l'abri des pénuries. Principal détenteur des arbres à pain, il assurait les



Scène de tatouage. Cette eau-forte tirée de G.H. von Langsdorff, bien qu'empreinte encore de romantisme, saisit avec beaucoup d'exactitude ce que pouvait être une séance de tatouage. Le maître tatoueur opère sur l'avant-bras d'une femme. Si les hommes aspiraient à être entièrement tatoués, les femmes ne l'étaient qu'en partie : bras, jambes, lèvres et lobes des oreilles. A l'entrée de l'habitation, un homme apporte une tête de cochon très probablement destinée au maître tatoueur en échange de ses services. Cet épisode et des détails tels que l'éventail et le casse-tête visibles derrière la femme situent assez sûrement

ces personnages dans la classe des *haka'iki*. Le décor, une habitation, est lui aussi très réaliste : entrée basse, toit avant pentu, pavage vers l'entrée puis natte au sol et, vers le fond, ballots de *tapa*.

Pétroglyphe à Vaipae dans l'île de Ua Huka. Taillé par piquetage sur un basalte dense, ce motif assez fréquent de figure anthropomorphe fait partie d'un grand ensemble. Un *paepae*, dont certaines pierres portent aussi des pétroglyphes, lui est associé.



La préparation du ma, denrée capitale aux Marquises. Les *mei*, fruits de l'arbre à pain, sont cueillis, puis pelés au moyen de *ii*, porcelaines perforées. Les fruits sont ensuite entassés sous des feuillages afin d'accélérer leur maturation. On leur enlève alors le cœur, puis on les jette dans ce silo végétal et perméable où ils se transforment en bouillie. Ce n'est

qu'après l'évacuation du liquide dû à la fermentation que celle-ci sera stockée dans une fosse hermétique où elle se transformera en pâte : le *ma*. Ce *ma* entre dans la préparation quotidienne de la *popoi*, aliment de base des Marquisiens. Dans les fosses collectives le *ma* se conservait plusieurs dizaines d'années et était utilisé pour les besoins de la population (festivités et disettes).

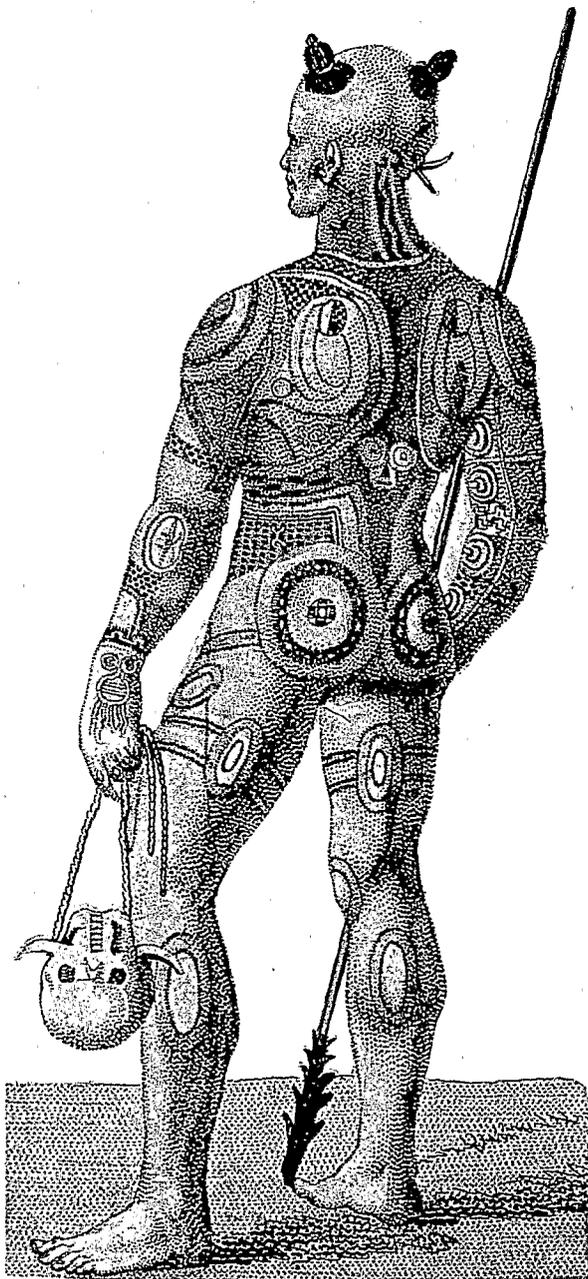
distributions lors de fêtes et de disettes et renforçait ainsi sa position centrale au sein de la tribu. Dans la vie de la communauté, le personnage le plus remarqué et le plus craint était le prêtre (ou la prêtresse) inspiré (*tau'a*) qui parlait au nom des dieux. Son pouvoir sur les décisions déterminantes pour la vie de la tribu, telles que l'entrée en guerre ou le parti de s'expatrier, était de toute première importance. Vivant souvent de façon retirée, il était servi dans ses désirs et dans ses actes par les *moa* ou *tapu oko*. Les prêtres de second ordre étaient surtout des maîtres de cérémonie ou des spécialistes des différents artisanats, ce qui leur valait le nom de *tuhuna* ou *tuhuka*. Le plus important d'entre eux était le *tuhuka 'o'oko* ou "très savant en matière religieuse". Les prêtres inspirés furent souvent dépeints comme des instigateurs de véritables chasses à l'homme. Les victimes étaient le plus souvent mises à mort sur le *me'ae* ou le *tohua*, à titre

votif ou rogatoire. Ces exactions furent-elles à l'origine de rancœurs ou bien est-ce la pression de la surpopulation en période de disette qui déclencha les luttes tribales incessantes ? Elles eurent de très nuisibles conséquences lors de l'introduction des armes à feu. Bien souvent les récits des premiers voyageurs donnent le sentiment qu'il s'agissait surtout d'escarmouches, occasions de démontrer les valeurs guerrières. Ces hostilités pouvaient pourtant être dévastatrices.

Les festivités

Les occasions de rassemblement étaient innombrables : la guerre et ses divers épisodes, les cérémonies visant à faire cesser la disette ou célébrer d'abondantes récoltes... Mais la plus considérable concernait la mémoire d'un chef ou prêtre divinisé. Pendant des mois la

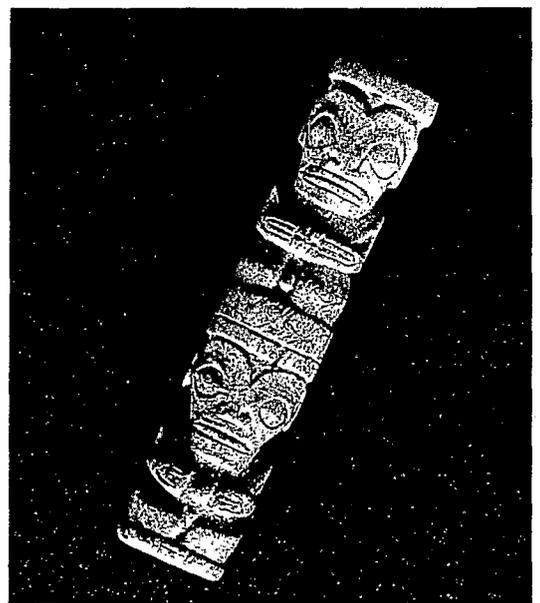
population s'y préparait. Toutes les ressources de la vallée, et même de l'île, pouvaient y être consommées. Moyen d'échange et facteur d'unité, ces efforts et ces festivités dépendaient de la cohésion de la communauté et contribuaient à la maintenir. Le prestige du chef s'y trouvait jaugé et par là même celui de la tribu. Ces bombances, animées pendant plusieurs jours et plusieurs nuits de chants et danses dont une partie était exécutée par les *ka'ioi* (adolescents et jeunes gens des deux sexes non encore mariés, jouissant de nombreux privilèges et d'une grande liberté sexuelle), contribuaient sans doute au renom d'apparente liberté que la littérature colporta à propos de ces îles. Les femmes, en outre, eurent le moyen d'obtenir plus aisément auprès des marins certains biens (clous, tabac, étoffes...). Les Marquisiennes n'en étaient pas moins tenues à des règles de vie bien définies. Le *tapu* leur interdisait nombre de gestes ou nourritures et les maintenait éloignées des hommes, notamment au moment où ceux-ci étaient engagés dans certaines activités tribales : pêche, guerre... Ceci n'empêchait pas les femmes de tenir des positions influentes dans la société marquisienne.



Ce guerrier, muni d'une lance, probablement en bois de fer, et d'un crâne trophée à la mandibule ligaturée, ornée de défenses de cochon, porte pour toute parure des ornements d'oreille. Deux mèches de cheveux nouées en cornes et un fin réseau de tatouages sont les seuls rehauts de son élégance. Le fait que ses membres inférieurs, notamment, présentent des motifs non achevés, laisse supposer que ce jeune guerrier est encore un *ka'ioi*. Ces "adolescents" des deux sexes, n'ayant pas encore fondé de familles, prôtaient une attention toute particulière à leur physique. La couleur jaune orange du safran marquisien (*ena* ou *eka*) entrant dans la préparation parfumée dont ils s'enduisaient le corps, mettait en valeur la mosaïque bleue de leur corps.

Cette tête de *tiki* (à Hakamoui dans l'île de Ua Pou), taillée dans un tuf volcanique, veille encore sur un ensemble de structures lithiques devenu *me'ae* (site religieux et funéraire *tapu*) à la mort de Heato. Ce chef, contemporain de l'époque du rattachement de l'archipel à la France (1842), fut un des rares chefs marquisiens qui ait imposé son autorité sur une île entière.

Manche d'éventail. L'artiste a dégagé deux *tiki* dans cet os humain. Ornaments de prestige et de pouvoir, arborés par les femmes et les hommes, les éventails se transmettaient de génération en génération et étaient fabriqués par des spécialistes, les *tuhuka a'aka tahi'i*.



L'organisation de l'espace dans une vallée

Entité sociologique et territoriale, lieu de résidence et de travail, la vallée marquisienne se présente le plus souvent en trois espaces plus ou moins déterminés par la géomorphologie du terrain.

Les trois espaces

La basse vallée, une embouchure plane, large et ouverte à l'océan, sensible aux raz de marée, est surtout une aire de plantations ne nécessitant guère d'aménagements (cocotiers...). L'absence ou du moins la rareté d'unités d'habitation d'une part, la présence de *tohua* (place publique et lieu de festivités) et du *paepae* des pêcheurs de l'autre, semblent impliquer des activités essentiellement religieuses et cérémonielles. La moyenne vallée forme une autre unité très importante. La densité des *paepae* (plates-formes d'habitation) et des espaces horticoles, la présence du *me'ae* (construction à caractère religieux) le plus élaboré et, éventuellement, celle d'un "fort" font de cette zone le centre communautaire. La haute vallée, plus humide, a une fonction plus agricole : les nombreuses terrasses, parfois irriguées par des canaux, indiquent en effet qu'on y cultivait abondamment les plantes alimentaires, *ta'o* et *huetu* (*Musa troglodytarum*) en particulier.

Cette organisation type peut être modifiée ou perturbée par des contraintes telles que, par exemple, des attaques plus ou moins fréquentes venant d'autres tribus. L'implantation de l'habitat se fera alors de préférence en hauteur, sur des zones moins faciles d'accès, plus aptes à être aisément défendables ; des forts (*pa*) peuvent y être aménagés, des sites refuges (*'aka'ua*) entretenus. La cohabitation de plusieurs tribus dans une vallée particulièrement vaste modifie aussi cette organisation type ; dans ce cas, la vallée sera partagée en zones bien délimitées attribuées à chacune des tribus. A l'époque historique, le passage de navires favorisa la fixation d'une population en certains points du littoral.

L'habitat familial

La moyenne vallée offre généralement la plus forte densité et la plus grande variété de structures. On y trouve des éléments d'habitation de la plupart des familles constituant la tribu. Le terme marquisien *paepae hiamoe* s'applique bien au soubassement de pierres et à la construction qu'il porte, où une famille passe une bonne partie de son temps, se repose, discute et mange. Autre élément des structures d'habitation, le *fa'e tumau* ou lieu d'activités culinaires. Il apparaît comme un "hangar à même le sol, couvert de feuilles de cocotiers tressées, ouvert sur tous les côtés ou fermé sur deux ou trois" (E.S.C. Handy) ; le four y est aménagé dans le sol.

Lorsque la famille (famille étendue, plusieurs générations, plusieurs couples

vivant sous le même toit) est plus importante, une troisième construction, le *fata'a*, remplit plusieurs fonctions. Hommes et femmes ne mangeant ni ensemble ni au même endroit, c'est sur ce *fata'a* que les hommes prennent leur repas et gardent leur nourriture ; ils s'y consacrent aussi à divers travaux. Ce *fata'a*, *tapu* aux femmes, sert également de "maison" au vieillard qui a perdu sa compagne. Cette construction peut être un simple appentis sur le *paepae* ou être dressée sur pilotis à proximité. Son plancher, fait de perches ou de rondins, supporte un aménagement de terre et de pierre pour le feu ; la nourriture des hommes y est préparée. Sous le *fata'a* se trouve une réserve de bois et un

autre foyer plus important servant de four. Ces divers aménagements domestiques sont complétés par un lieu sacré où se dresse l'autel familial. Ce lieu est soit un petit espace clos, soit une petite plate-forme lithique sur laquelle, ou dans lequel, des abris et des autels provisoires sont dressés en relation avec la mort, mais aussi la naissance, et tout acte familial nécessitant quelques précautions religieuses.

Résidence du chef et lieux publics

Le lieu de résidence du chef, souvent situé au centre de la vallée, concentre de nombreux établissements ayant un rôle important dans la vie de la tribu. Cette résidence et ses

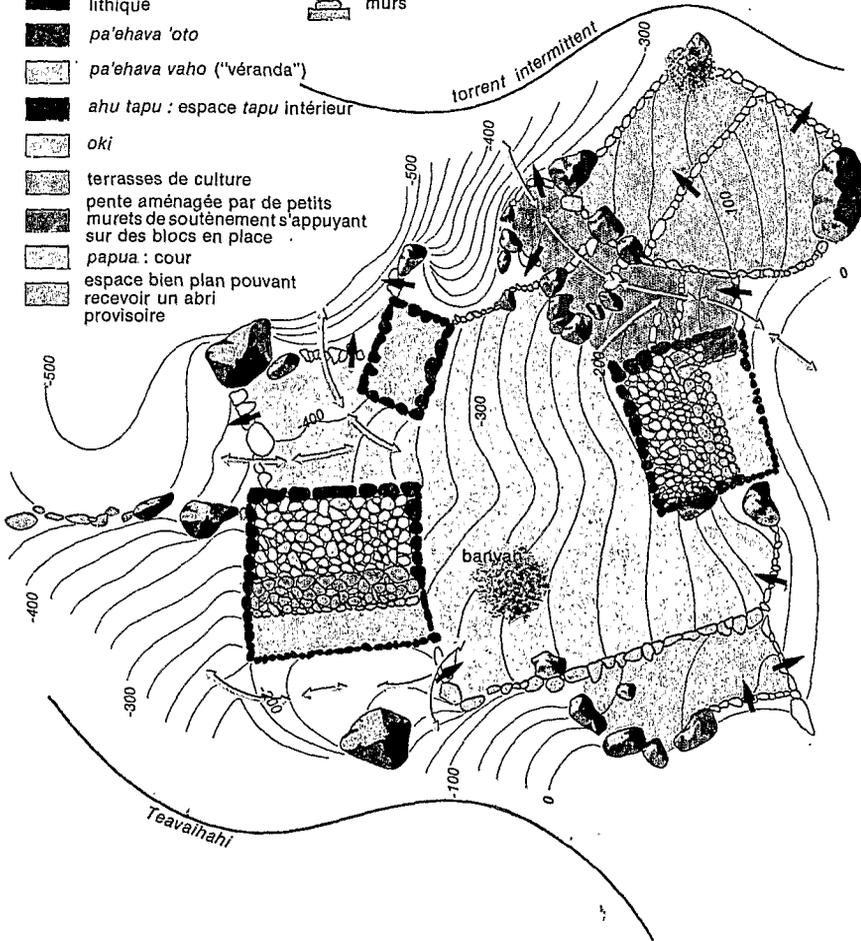
Aménagement de l'espace d'une unité d'habitation : vallée de Haka'ohoka dans l'île de Ua Pou.

Les vallées sont le plus souvent encaissées et encombrées de rochers. Les Marquisiens ont déplacé une masse colossale de ces blocs rocheux pour aménager leur territoire. Ici, de gros blocs ont été laissés en bordure et le sol a été égalisé. En contrebas, deux plates-formes lithiques ont été érigées : un *paepae* et son annexe. L'espace ainsi dégagé a permis de ménager une belle surface plane autour des structures.

Cette unité d'habitation se situe dans la moyenne vallée qui compte la majeure partie des structures dont 34 *paepae* sur 80. Cette zone, de 30 hectares, était le centre de la communauté de Haka'ohoka : les Ka'avahope'oa. On y rencontre le *me'ae* et une place tenant lieu de *tahua*, bordés par les trois plus grands *paepae* (18 m sur 11 m), ainsi que celui du prêtre et du chef. Contrairement aux autres zones de la vallée, l'espace est ici fortement parcellisé par des murs et enclos attenants aux habitations.

courbes de niveau négatives par rapport à la courbe 0
équidistance des courbes : 20 cm
la courbe 0 se situe à environ 90 m du niveau de la mer

- ↔ zone de circulation
- ▨ *fata'a*
- ▩ partition interne
- limite de plate-forme lithique
- *pa'ehava 'oto*
- ▨ *pa'ehava vaho* ("véranda")
- *ahu tapu* : espace *tapu* intérieur
- ▨ *oki*
- ▨ terrasses de culture
- ▨ pente aménagée par de petits murets de soutènement s'appuyant sur des blocs en place
- ▨ *papua* : cour
- ▨ espace bien plan pouvant recevoir un abri provisoire
- blocs erratiques
- ▨ muret de soutènement et sens de la pente
- ▨ murs



dépendances reprennent en fait la même organisation que celle des habitations plus communes, mais sont souvent plus élaborées et plus nombreuses, ainsi la "maison des hommes", ou "maison des guerriers", lieu de réunion où le chef et ses compagnons prennent leur repas ; celle-ci est *tapu* aux femmes ainsi qu'aux hommes qui n'ont pas, de par leur image sociale, un rôle d'importance dans les discussions. L'espace sacré, quant à lui, prend le nom de *me'ae* ou *ahu* ; il est encore maintenant évité ou *tapu*. Contrairement au *me'ae* éminemment sacré et interdit à nombre de personnes, le *tohua* est lui fréquenté par toute la communauté ; c'est le lieu public où se déroulent les festivités.

Cet ensemble forme donc le centre de la communauté. D'autres structures sont plus éparpillées ; ainsi d'autres espaces à caractère religieux, plus petits, appartenant à la tribu entière comme le *tokai*, dédié aux esprits supposés vouloir tuer les femmes enceintes. Ces espaces peuvent consister en une simple plate-forme lithique, quelquefois une simple pierre ; des banderoles de *tapa* les matérialisent. D'autres constructions sont, elles, provisoires, tels les abris pour le tatouage, les accouchements... Enfin, d'autres structures sont géographiquement plus en marge ; il s'agit des sites à caractère funéraire, agricole, guerrier ou défensif.

Le *ua ma* est une fosse habituellement

circulaire creusée dans la terre. On l'utilise pour conserver le *ma* ou pâte fermentée du fruit de l'arbre à pain. Chaque maisonnée a une ou plusieurs fosses ; le chef en possède plusieurs dont de très grandes, destinées à la tribu toute entière lors de festivités importantes ou réservées pour les jours de disette. En ce qui concerne les structures horticoles, on peut souligner que de nombreuses plantes vivrières étaient cultivées dans l'enclos attenant au *paepae*. Certains arbres à pain, le mûrier à papier, la canne à sucre, le *kava*... étaient protégés, notamment des cochons en liberté, par de petits enclos de pierres. La culture du *ta'o* nécessitait des aménagements plus complexes.

"Cases de naturels à Nouka-Hiva". L'expédition scientifique de Dumont d'Urville, sur les deux corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée*, atteignit à la mi-août 1838 les Marquises qu'elle quitta au début du mois de septembre. On doit à l'artiste L. Lebreton cette vision très complète d'un ensemble d'habitation de Nuku-Hiva. Elevée sur un massif sous-bassement (*upe* ou *paepae*) constitué de blocs de basalte, l'habitation proprement dite est protégée par une puissante balustrade. On accède à la terrasse (*pa'ehava vaho*) par une épaisse planche taillée d'encoches. Attenant au *paepae* se trouve un abri très simple au toit à pan unique, type très

Un sentier dans la vallée de Haka'ohoka dans l'île de Ua Pou. Le réseau de circulation suscitait très peu d'aménagements mais pouvait être facilité sur les versants par un empierrage et un muret de soutènement. Ici un sentier bordé de deux murets relie une zone d'habitat à la rivière.

courant convenant aux activités les plus diverses. Bon nombre de structures de ce type, ou plus élaborées telles celles à l'arrière-plan, sont temporaires : cases d'accouchement, abri lors de certaines préparations... A côté des cases principales, quelques familles de notables possédaient une maison destinée aux hommes et la case du fils aîné.



Les paepae

Parmi les vestiges de l'ancienne occupation humaine aux Marquises, il en est un très caractéristique de cet archipel, le *paepae*. Ce terme vernaculaire désigne une fondation lithique destinée à recevoir, sur une partie de sa surface, une construction en matériaux périssables. Aujourd'hui, les mots *paepae* et *upe* désignent indifféremment toute plate-forme de pierres, destinée ou non autrefois à recevoir une structure d'habitation. Souvent leur localisation, leurs dimensions, la taille des blocs utilisés, notamment dans le groupe nord, ont étonné les découvreurs occidentaux. Les observations précises sont malheureusement tardives. Pour compléter celles du Père Mathias en 1843, il faut attendre le passage de Karl von den Steinen en 1897-1898 et l'expédition des Américains E.S. Craighill Handy et Ralph Linton, en 1920-1921, pour reconstituer de façon satisfaisante les caractères de ce type original de construction. Des structures lithiques rencontrées, le *paepae* est la plus courante. Que cette plate-forme ne soit destinée qu'à l'habitat, ou qu'elle ait eu un rôle plus complexe, son aspect général suit un modèle type. Des variantes sont sensibles mais surtout d'une île à l'autre. Le gigantisme de ces constructions frappa les observateurs à Nuku Hiva, alors qu'à l'extrême sud, Fatu Hiva se distinguait, à l'inverse, par leur faible élévation.

Caractères du *paepae*

Le *paepae* est une plate-forme lithique quadrangulaire surélevée (surface moyenne : 85 m² à Haka'ohoka, île de Ua Pou ; 32 m² à Hanatekua, île de Hiva Oa). Sa surface constitue le sol d'habitat, et une partie porte la maison, ou *ha'e*. Pour sa construction, cette plate-forme nécessite l'accumulation d'un matériau omniprésent dans tout l'archipel : la pierre. Trouvées au fond des vallées, dans le lit des torrents, sur les versants ou sur le littoral, toutes les roches sont utilisées. La matière, la taille, la forme, le degré d'érosion guident leur utilisation. On ne peut pratiquement jamais parler de travaux de fondation. E.S.C. Handy donne à la ligne délimitant au sol le futur bâtiment, le terme imagé de "sentier du rat" (*te a'anui ki'oe*). La première assise, posée sur un sol aménagé, utilise parfois des rochers en place ou les vestiges d'anciennes structures. Elle délimite un espace interne comblé au fur et à mesure du montage des assises par un remplissage constitué, pour l'essentiel, d'un blocage fourni par l'épierrement des alentours. C'est ainsi qu'est construit peu à peu le *paepae*, à partir de ses murs extérieurs. Ceux-ci se présentent comme une superposition parfois très régulière de blocs rocheux. Parfois quelques blocs formant saillies pouvaient suffire à l'escalade du mur frontal donnant accès à la "véranda" ; dans d'autres cas, un tronc aménagé d'encoches (*pi'ika*) remplissait le même office. La surface supérieure délimitée par ces murs se divise longitudinalement en deux parties parfois égales, et presque toujours de niveaux différents.

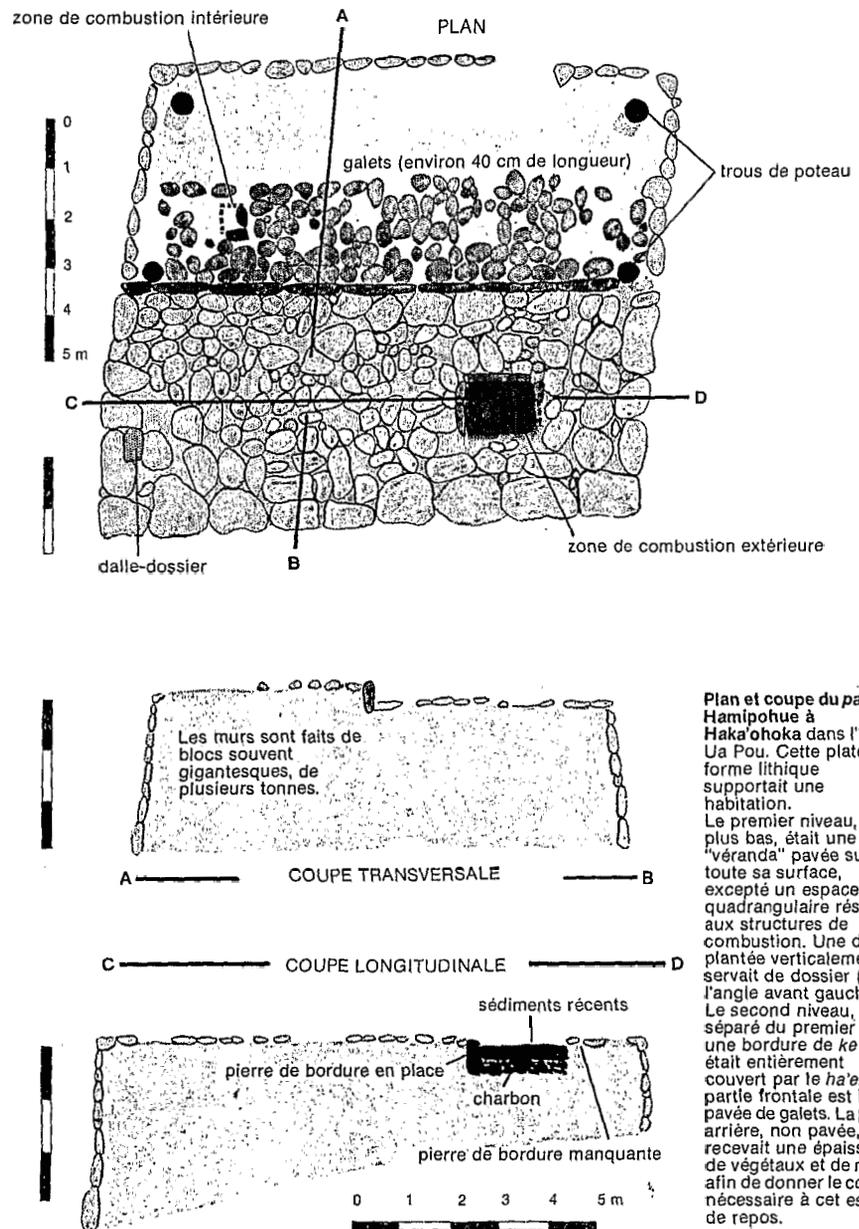
Le premier niveau, le plus bas (sa hauteur est de 2 m en moyenne à Ua Pou et de 1 m à Hiva Oa), constitue la partie frontale du *paepae* ; d'après Mgr Dordillon, le terme marquisien *a'e vaho* et surtout celui de *pa'ehava vaho* le désignent. R. Linton utilise le terme de *veranda* qui traduit bien un espace ouvert et utilisable pour diverses activités ; cette véranda est en général pavée sur toute sa surface.

Le second niveau, plus élevé de 40 à 60 cm, est séparé du premier par une bordure de blocs basaltiques ou un alignement de *ke'etu* : dalles rectangulaires posées sur chant, et taillées dans un tuf volcanique. Cet espace constitue la partie arrière du *paepae* et se trouve entièrement couvert par l'habitation, le *ha'e* ou *fa'e*. Là encore on retrouve une division longitudinale en deux parties à peu près égales : une partie avant pavée, désignée par le terme *pa'ehava 'oto*, et une partie arrière, non pavée, ou *oki*.

Caractères du *ha'e* ou *fa'e*

Une description du *ha'e* ou *fa'e* type permettra de comprendre la fonction de cette partie du *paepae*. L'espace couvert est donc divisé en deux. La partie avant (*pa'ehava 'oto*) peut être fort étroite. Le *oki* à l'arrière correspond à un espace de repos aménagé avec soin, sur un sol de terre et graviers recouvert de couches successives de végétaux et de nattes. Des troncs de cocotiers, ou d'arbres à pain, les *puako*, limitent sur les deux longs côtés ce dortoir où les Marquisiens dormaient côte à côte, la tête vers le fond sur le *puako upoko* et les jambes tournées vers l'avant sur le *puako vaevae*. Le *ha'e* s'ouvre sur la véranda où se déroulaient la plupart des activités ; elle recevait pour cela divers aménagements.

Pour la construction du *ha'e* deux poteaux principaux (*pou*), hauts de plus de trois mètres, étaient dressés de façon à supporter une poutre faîtière ou *hiva*.



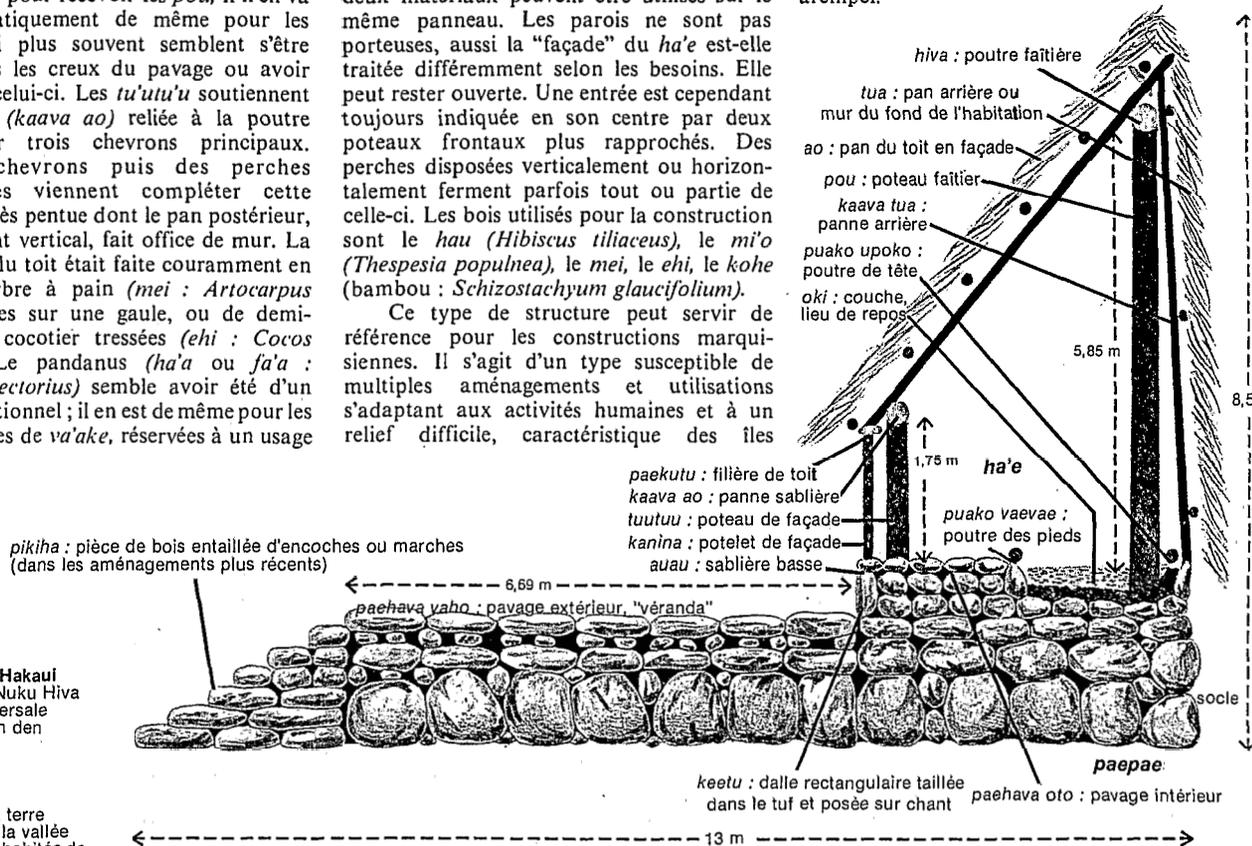
Plan et coupe du *paepae* Hamipohue à Haka'ohoka dans l'île de Ua Pou. Cette plate-forme lithique supportait une habitation. Le premier niveau, le plus bas, était une "véranda" pavée sur toute sa surface, excepté un espace quadrangulaire réservé aux structures de combustion. Une dalle plantée verticalement servait de dossier (vers l'angle avant gauche). Le second niveau, séparé du premier par une bordure de *ke'etu*, était entièrement couvert par le *ha'e*. La partie frontale est ici pavée de galets. La partie arrière, non pavée, recevait une épaisseur de végétaux et de nattes afin de donner le confort nécessaire à cet espace de repos.

Derrière les *ke'etu* étaient placés deux poteaux ou plus, les *tu'utu'u*, hauts de 90 cm à 1,40 m en moyenne. Si le sol a certainement été aménagé pour recevoir les *pou*, il n'en va pas systématiquement de même pour les *tu'utu'u* qui plus souvent semblent s'être insérés dans les creux du pavage ou avoir reposé sur celui-ci. Les *tu'utu'u* soutiennent une poutre (*kaava ao*) reliée à la poutre faitière par trois chevrons principaux. D'autres chevrons puis des perches transversales viennent compléter cette charpente très pentue dont le pan postérieur, pratiquement vertical, fait office de mur. La couverture du toit était faite couramment en feuilles d'arbre à pain (*mei* : *Artocarpus altilis*), fixées sur une gaulle, ou de demi-palmes de cocotier tressées (*ehi* : *Cocos nucifera*). Le pandanus (*ha'a* ou *fa'a* : *Pandanus tectorius*) semble avoir été d'un usage exceptionnel ; il en est de même pour les larges palmes de *va'ake*, réservées à un usage

spécifique : auvent, doublure interne du toit... Les parois latérales de ces habitations sont formées soit de perches, soit de feuilles. Ces deux matériaux peuvent être utilisés sur le même panneau. Les parois ne sont pas porteuses, aussi la "façade" du *ha'e* est-elle traitée différemment selon les besoins. Elle peut rester ouverte. Une entrée est cependant toujours indiquée en son centre par deux poteaux frontaux plus rapprochés. Des perches disposées verticalement ou horizontalement ferment parfois tout ou partie de celle-ci. Les bois utilisés pour la construction sont le *hau* (*Hibiscus tiliaceus*), le *mi'o* (*Thespesia populnea*), le *mei*, le *ehi*, le *kohe* (bambou : *Schizostachyum glaucifolium*).

Ce type de structure peut servir de référence pour les constructions marquisiennes. Il s'agit d'un type susceptible de multiples aménagements et utilisations s'adaptant aux activités humaines et à un relief difficile, caractéristique des îles

Marquises. Ce type d'architecture semble s'être développé localement et, sous la forme décrite, on ne le rencontre sur aucun autre archipel.



Ha'e tohua à Hakau dans l'île de Nuku Hiva Coupe transversale d'après K. von den Steinen.

Paepae sur la terre *ukuvai*, dans la vallée aujourd'hui inhabitées de Haka'ohoka dans l'île de Ua Pou. De part et d'autre de la rivière de Haka'ohoka se dressent des *paepae*. Celui-ci s'élève à environ 2 m du sol ; il mesure 13,50 m de long sur 9,50 m de large.

Le **paepae** du chef de Haka'ohoka. Cette jeune Marquisienne raccompagne son cheval chargé de sacs de coprah. Ces constructions massives peuvent être fragiles. Ici

le sentier est, par temps de fortes pluies, emprunté par les eaux de ruissellement ; la base de l'angle du **paepae** se trouve maintenant menacé d'éboulement.



Me'ae et tohua

Bien qu'aujourd'hui ce qui reste des constructions complexes marquiennes se présente comme un ensemble de soubassements en pierres formant terrasses ou plates-formes (*paepae*), celles-ci sont suffisamment nombreuses et imposantes pour susciter encore l'intérêt. Leur destination n'est plus toujours connue. Parfois même on ne s'en souvient plus que comme un "lieu *tapu*", expression caractérisant, autrefois, toute structure abandonnée. Parmi les aménagements particuliers autres que les *paepae* d'habitation, citons pour mémoire les *paepae tapu* des prêtres, lieu de résidence et de formation, celui des guerriers, interdit aux femmes, et celui des pêcheurs, érigé sur le littoral. Il existait également des plates-formes dressées pour un usage particulier comme les *paepae* de circoncision, les *tokai*, les plates-formes érigées sur les *me'ae* pour renfermer les reliques ou l'esprit de prêtres ou "savants".

Espace sacré

Le *me'ae* ou *ahu* est considéré comme l'espace *tapu* par excellence. Ces termes désignent en fait plusieurs genres de lieux qui malgré un rapport très étroit n'en ont pas moins des structures différentes et des rôles particuliers. Originellement, le *me'ae* est un lieu funéraire ; il est réservé et appartient à une famille de chef ou de prêtre. Le *me'ae*, comme le lieu sacré de chaque maisonnée, est l'endroit où l'on traite le corps du défunt. Il consiste en un *taha tupapa'u* auquel se joignent d'autres constructions annexes et provisoires. Le terme *me'ae* désigne aussi tout endroit utilisé pour le dépôt de reliques, ossements ou autres. Il peut donc s'agir d'un *paepae* plus ou moins élaboré, mais aussi du sommet d'une colline, d'une cache, d'une grotte ou d'un arbre. Dans ce cas, ces lieux uniquement sépulcraux se trouvent généralement dans des endroits surélevés ou retirés ; ces sites ne sont pas toujours difficiles d'accès mais sont encore maintenant évités ou *tapu*.

Toutefois, lorsque l'on parle de *me'ae* on se réfère davantage à un lieu sacré plus important, comprenant plates-formes et autres structures, éventuellement accessible et du moins visible. Bien qu'il soit toujours lié à des rites funéraires, ce rôle n'est pas primordial. Souvent relié à l'aire de festivités tribales (*tohua*), le *me'ae* est alors essentiellement utilisé pour l'accomplissement de cérémonies en relation avec les fêtes profanes. Le *me'ae*, toujours *tapu*, l'est particulièrement pendant les temps de rituels. Habituellement, seuls les prêtres et leurs assistants y avaient accès, mais à certaines occasions le chef et les guerriers étaient amenés à s'y rendre. Ses limites que nul n'ignore sont davantage suggérées que dressées. La situation et la forme des terrasses sont en fait déterminées par leur rôle et aussi par la topographie du terrain. Lorsqu'il y en a plusieurs, la plus importante des plates-formes, c'est-à-dire celle où se dressent les *tiki* (représentations d'ancêtres et/ou de dieux) et où se déroulent certains rites importants : offrandes, sacrifices..., occupe généralement une position

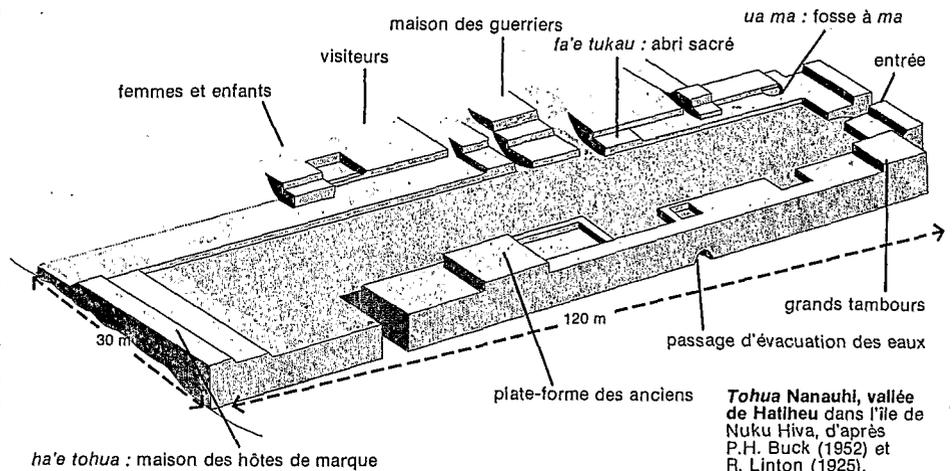
dominante. La bâtisse la plus sacrée, le *fa'e tukau*, abrite le grand prêtre lors des cérémonies. Sur d'autres plates-formes sont dressés des aménagements aux fonctions variées ; des structures abritent les prêtres de moindre importance et leurs assistants. Si la mort d'un chef ou d'un prêtre est à l'origine des cérémonies, un abri accueillera son corps. Chaque rite ayant ses constructions propres, elles sont démontées à son achèvement. Les structures lithiques quant à elles, bien entendu, demeurent.

Espace public

Contrairement au *me'ae*, éminemment sacré et interdit à nombre de personnes, le *tohua* est

fréquenté par toute la communauté. *Tohua* désigne la partie principale de la place des fêtes, c'est-à-dire l'aire pavée où se déroulent les danses et autres représentations collectives ; le sens de ce terme s'est cependant élargi et on l'emploie habituellement pour désigner dans son ensemble le lieu public où se déroulent les festivités. *Koika*, autre terme utilisé, suggère bien l'idée de fête et de bruit.

La superficie et la destination du *tohua* nécessitaient l'existence ou le nivellement d'une vaste surface plane et l'élaboration d'aménagements lithiques considérables. Ces travaux entraînaient l'intervention, coutumière à toute activité importante ou significative, d'une très large part de la communauté. Lieu de festivités, l'édification même était



ha'e tohua : maison des hôtes de marque



Vieux sorcier près d'un *tiki* devant sa case. Il s'agit sans doute du *tau'a* de Taiohae, cité par M. Radiguet. "Au milieu de l'anse, entre le rivage et la maison des

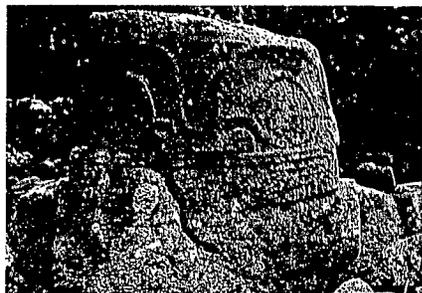
missionnaires, plusieurs cases formaient par leur disposition une place rectangulaire. Sur l'un des côtés demeurait un *taha* (prêtre) vieux et vénéré. Nul ne pouvait franchir le seuil de sa

demeure ; plusieurs fois nous essayâmes d'y pénétrer, notre curiosité échoua toujours... chaque fois... (il) nous criaient de sa voix chevrotante : *Tapu !* - mot tout-puissant, qui résume la loi civile et religieuse dans les Marquises... La présence de deux idoles sur la plate-forme contribuait sans doute à donner de l'importance au *taha* et à environner de prestige son habitation. Ces deux figures étaient sculptées avec une grande naïveté. Une tête démesurée formait à elle seule le tiers de la hauteur totale. Les traits de la face, d'un relief peu saillant, étaient plutôt indiqués que sculptés. Les bras courts se terminaient en fourchettes dont les pointes se rejoignaient avec peine sur l'abdomen. L'une de ces idoles portait un turban d'étoffe indigène et un collier composé de dents de porc et d'ongles humains alternativement enfilés. Elles étaient placées entre des faisceaux symboliques d'amarrages compliqués, à l'entrée d'une espèce de cage haute et pointue, où le *taha* emmagasinait les offrandes déposées par les insulaires sur la plate-forme..." (Max Radiguet)

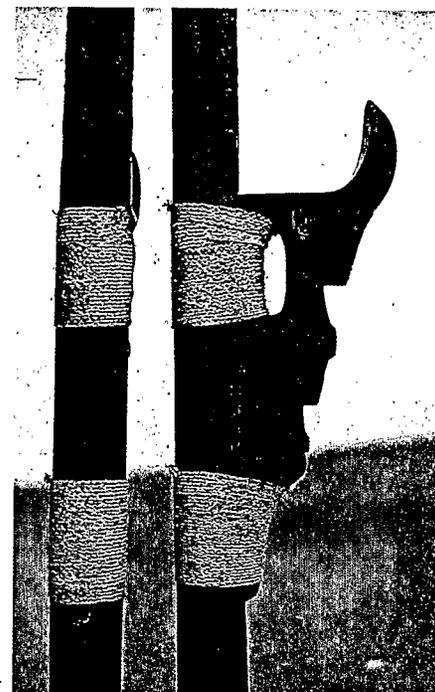
Page de droite : *Fa'e tukau* sur le *paepae* d'un *tau'a* à Taiohae dans l'île de Nuku Hiva. Le *fa'e tukau* est un abri sacré, à toiture haute et très pentue, réservé au *tau'a*.

l'occasion de réjouissances suscitées par la volonté d'un chef (ou d'une cheffesse) soucieux de créer ou de rénover cet espace public. Généralement ombragés par de grands arbres, ces lieux couvraient en moyenne un espace de 200 m² ; certains particulièrement étendus, dont ceux de Aakapa à Nuku Hiva, pouvaient accueillir plusieurs milliers d'individus. L'aire centrale, souvent de grande taille, était généralement rectangulaire ; on y accédait par un étroit passage ménagé au centre d'un des petits côtés. Diverses structures lithiques telles que les gradins où se tenaient les spectateurs, les plates-formes réservées aux femmes, aux enfants, aux hommes âgés et celles destinées aux visiteurs venant de vallées et même d'îles

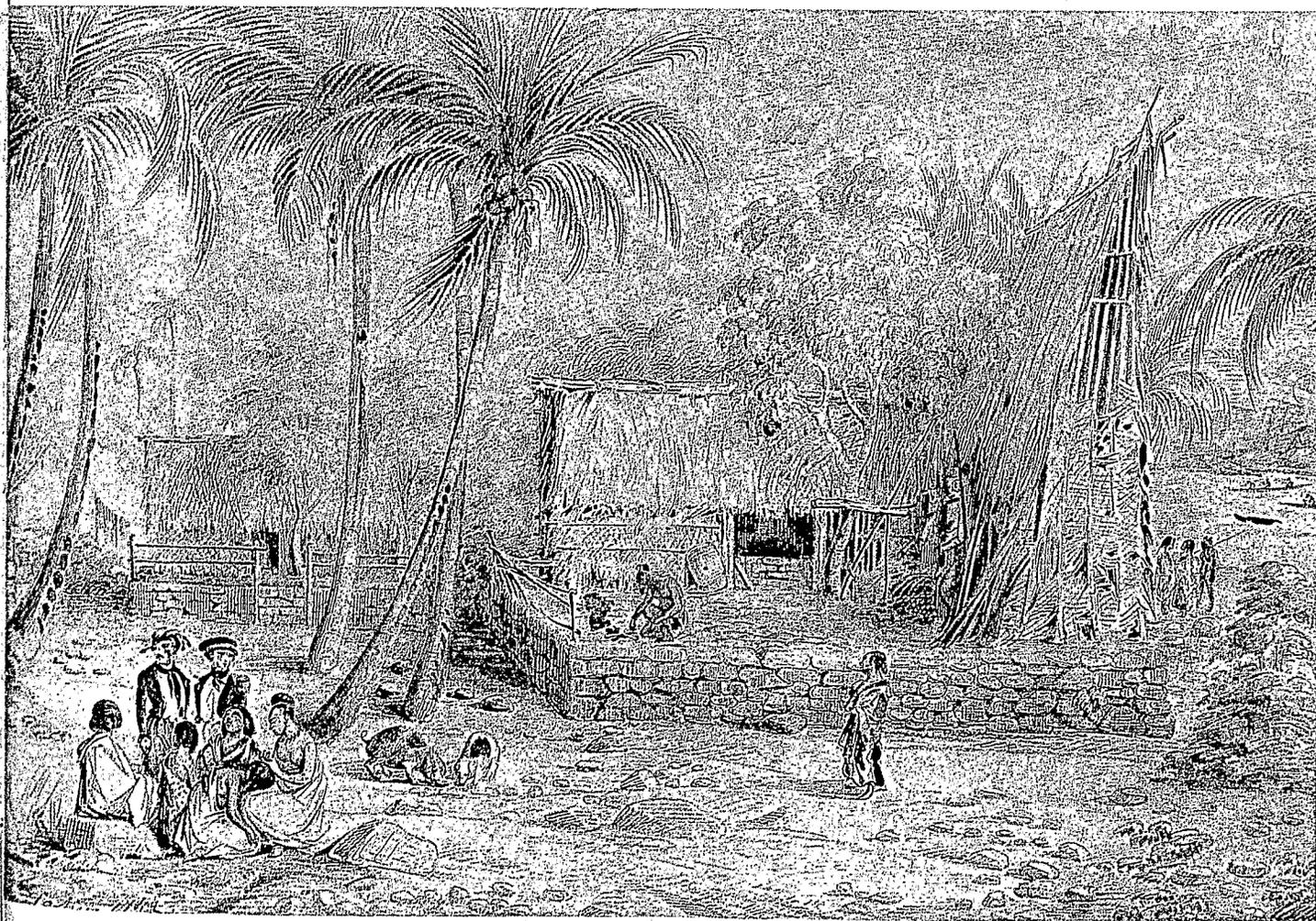
voisines. Un *paepae* supportait la maison des guerriers, un autre celui des prêtres ; l'habitation du chef était proche, et pouvait même fermer un petit côté du *tohua*. Des abris et maisons temporaires étaient dressés, en fonction des diverses cérémonies, pour abriter les participants. L'aire centrale était bien dégagée. Parfois une partie, repérable par des dalles de pierre mises verticalement, était réservée aux chanteurs. De petits *paepae* rejetés en bordure et de grandes dalles servant "d'estrade" ou de "piédestal" sont encore visibles sur certains *tohua*. Il ne s'agit là que d'aménagements possibles mais non systématiques, parmi d'autres qui pour la plupart étaient édifiés en matériaux périssables.



Ce tiki à Taaoa se trouve sur une plate-forme surplombant le vaste centre communautaire. Il mesure 1,30 m de haut, et fut taillé sur un bloc de basalte dense, présentant une face large et plane. L'accent est mis sur le visage, les épaules et les bras sont peu marqués.



Un étrier d'échasse. Les combats d'échasses remportaient de vifs succès lors des festivités se déroulant sur les *tohua*. Les tribus envoyaient leurs champions. Le jeu consistait à faire tomber l'adversaire. Ayant perdu une échasse, les meilleurs continuaient la lutte et arrivaient parfois à remporter la victoire.



Premières recherches archéologiques : Nuku Hiva

Les premiers travaux archéologiques scientifiquement menés en Polynésie orientale concernaient la Nouvelle-Zélande en 1920, les îles Hawaii en 1950. En 1956 les îles Marquises bénéficiaient d'une expédition américaine conduite par H.L. Shapiro ; R.C. Suggs y participait et obtenait en 1957-58 les moyens de poursuivre ses recherches. En raison des nombreuses difficultés de prospection et de communication, il limita son travail à l'île de Nuku Hiva. En 1961 parut un épais rapport rendant compte de ses travaux ; ils portaient sur 49 sites dont 15 firent l'objet d'une étude détaillée (Ha'atuatua, Hatiheu, Ho'oumi, Taipivai...). Son ouvrage consacre une importante partie à la présentation et l'analyse de chaque fouille ainsi qu'à l'étude du mobilier recueilli. Les derniers chapitres concernent les divers types architecturaux et les lieux de sépulture.

Travaux et résultats

Le niveau d'occupation le plus ancien fut repéré à Ha'atuatua et intéresse l'époque du premier peuplement de l'île. Du charbon y fut prélevé, à 137 cm de profondeur, et daté de 150 ans avant J.-C. Ce résultat fit reculer de près de mille ans la préhistoire de la Polynésie orientale, telle qu'on la concevait alors. Cette datation conduisit R.C. Suggs à voir dans les Marquises un des premiers centres de dispersion des Polynésiens orientaux. Les îles de la Société perdaient ainsi leur rôle traditionnel de terre d'origine, d'Hawaïki.

Un autre résultat non moins inattendu fut la découverte de cinq tessons de poterie toujours dans ce même niveau, le plus ancien de Ha'atuatua. Un autre tesson fut mis au jour à Ho'oumi dans un niveau considéré comme plus récent. La poterie était alors inconnue en Polynésie orientale. Seule était connue la poterie préhistorique des îles Samoa et Tonga, en Polynésie occidentale. Cette découverte, et celle d'un ensemble d'outils et d'ornements considérés comme archaïques, en partie mélanésiens, contribuaient à consolider l'hypothèse d'une origine occidentale des premiers Marquisiens, et d'un rapport étroit entre les Marquises et les Samoa-Tonga.

Séquences chronologiques

Se fondant sur les résultats de ses diverses fouilles, R.C. Suggs proposa une division de la préhistoire marquisienne en cinq périodes. **Période d'installation** (150 avant J.-C.-100 après J.-C.). Des Polynésiens s'installent sur les côtes les plus favorables. Ils sont originaires de la Polynésie occidentale comme en témoignent leur outillage lithique, la poterie, leurs éléments de parure. Ils sont arrivés en apportant de quoi survivre, plantes et animaux. Leur économie s'appuie en outre sur les ressources de la mer (vestiges osseux et coquilliers, hameçons, etc.). Leurs cases sont de plan oval et précédées, parfois, d'un

pavage. Ils enterrent leurs morts en position allongée ou fléchie, dans les zones d'habitation, ou à l'extérieur dans des lieux sacrés. Les sépultures secondaires sont également en usage.

Période de développement (100-1100 ap. J.-C.). L'habitat est encore littoral mais s'étend vers les côtes moins bien exposées. Les cases comportent un pavage rectangulaire ; il s'agit du premier type de *paepae*. L'augmentation du nombre des *iti* (porcelaines perforées pour peler les fruits d'arbre à pain) recueillis dans les fouilles témoigne de l'accroissement de la population. On fabrique toujours de la poterie et on note une certaine évolution : nouveaux types d'herminettes et d'hameçons.

Période d'expansion (1100-1400). La population continue de s'accroître et colonise les vallées de l'intérieur. De cette période datent les *paepae* de type dit de transition : case de plan rectangulaire précédée d'une véranda pavée. Les *tohua* ne sont encore que très rarement édifiés sur des plates-formes, mais la diversification des types de construc-

tion confirme une stratification plus rigide des structures sociales. Les querelles et guerres tribales conduisent certains à s'installer très loin dans les vallées et donnent naissance à l'édification de sites fortifiés (*pa*). Les pilons en pierre apparaissent à cette époque, ainsi que le type d'herminette dit "Koma" et les hameçons composés. Certaines de ces nouveautés dans la culture matérielle attestent des relations avec les îles de la Société par l'intermédiaire, probablement, de l'archipel des Tuamotu.

Période classique (1400-1790). La population continue de s'accroître. Les constructions se multiplient et prennent des allures mégalithiques. L'art s'affirme dans la sculpture des grands *tiki* en pierre et le travail des objets utilitaires ou de parure. De cette période dateraient la plupart des murs de soutènement des terrasses de culture du *ta'o*, encore visibles sur les pentes des vallées.

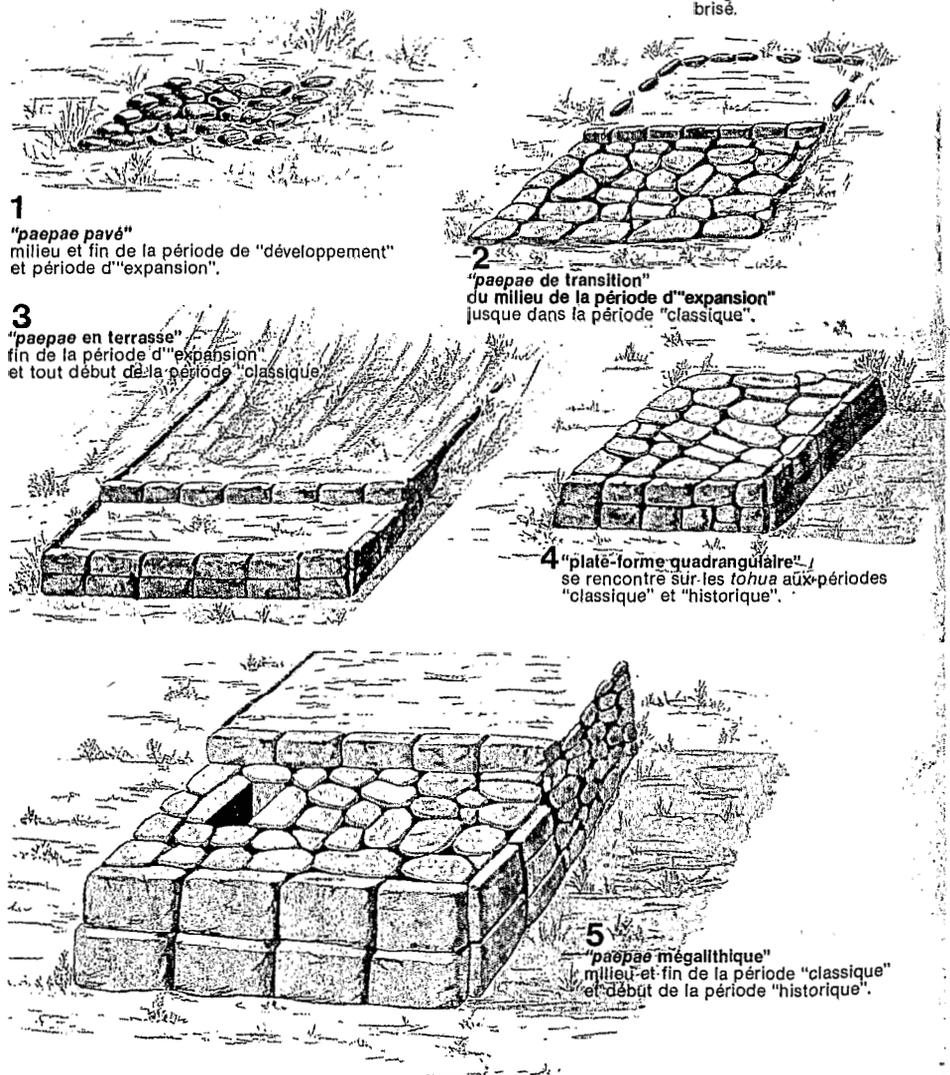
Période historique (à partir de 1790). En effet, si les Marquises ont été découvertes en 1595 et visitées par Cook en 1774, ce n'est qu'à

Page de droite :

Tiki takali, à Puamau dans l'île de Hiva Oa, est le plus grand *tiki* des Marquises (2, 83 m de haut), en tuf. Il se dresse sur une plate-forme du *me'ae* Oipona. Ce site

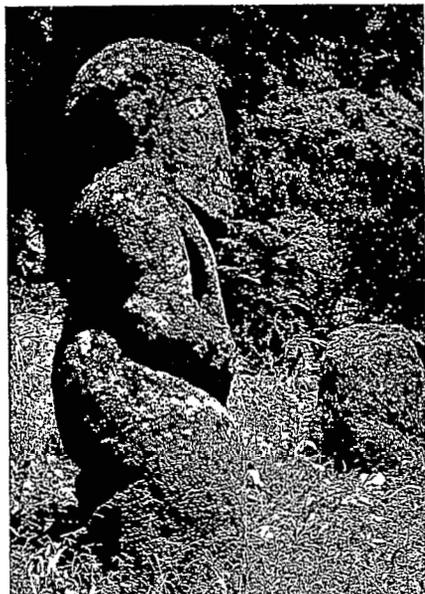
présente de nombreux autres *tiki* sculptés dans le tuf ou le basalte. R.C. Suggs rattache *takali*, en raison de sa taille et de ses traits conventionnels, à la période historique, soit après 1790. Son congénère à côté est brisé.

Typologie et évolution des *paepae*, selon R.C. Suggs.



l'extrême fin du XVIII^e siècle qu'elles entrent réellement dans l'histoire, du fait de l'intensification des échanges avec les Européens. Les éléments caractéristiques de la culture se figent. Le travail du bois et de la pierre s'accroît tout en cristallisant les archétypes. De cette époque dateraient les pilons à tête de *tiki* et les monumentaux *tiki* de Puamau.

Le travail de R.C. Suggs suscita de nombreux commentaires. Le compte-rendu des fouilles était parfois sommaire et l'illustration insuffisante. Certaines généralisations pouvaient être hasardeuses : définir un millénaire de préhistoire à partir d'un seul site... Les sériations et les statistiques écartaient certaines données et à l'inverse pouvaient en grossir d'autres. Il n'en reste pas moins que cette œuvre de pionnier est très séduisante, qu'elle apporte des résultats importants, des hypothèses nouvelles pour l'époque. Encore aujourd'hui, c'est un des rapports les plus conséquents sur la Polynésie, un instrument de travail et une référence appréciable.



Tuki : pylon tronconique de basalte dur et semi-vacuolaire. Il présente sur le pourtour de sa base ovale un bandeau. Il est à rapprocher d'un type ancien où les deux visages opposés sont

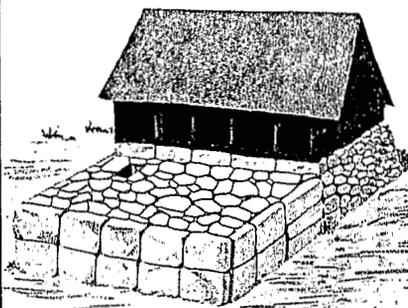
turnés vers le haut. Karl von den Steinen signale qu'à son époque ce genre de pylon avait la réputation d'être déjà ancien et de n'avoir été fait qu'à Ua Pou et Nuku Hiva.

CLASSIQUE

L'évolution de la préhistoire marquisienne, d'après R.C. Suggs.

1400 ap. J.-C.

Case sur *paepae*,



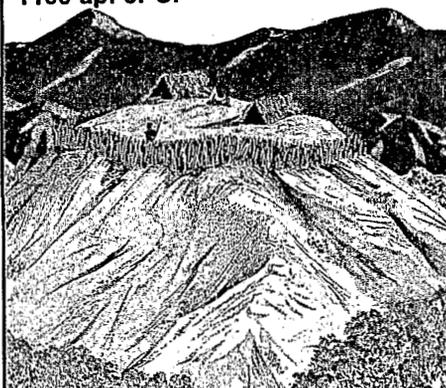
Herminette, *tiki*. pylon en pierre.



EXPANSION

Pa (lieu retranché),

1100 ap. J.-C.



ii (*Cypraea mauritiana*) perforée pour peler les fruits de l'arbre à pain. Hameçons composés.



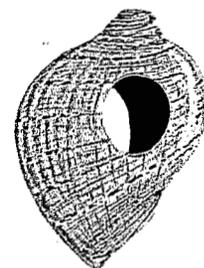
DÉVELOPPEMENT

100 ap. J.-C.

Case rectangulaire.



Coquille (*Purpura persica*) perforée pour peler les fruits de l'arbre à pain et les tubercules. Hameçon.



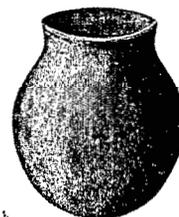
INSTALLATION

Case de plan ovale. *Ahu*.

120 av. J.-C.



Poterie.



Le site de Hane à Ua Huka

Lorsqu'en 1964-65 Y.H. Sinoto, assisté de M. Kellum conduisit l'expédition du Bishop Museum à Ua Huka, les fouilles de références restaient celles menées par R.C. Suggs. Une mission du Kon Tiki Museum à Hiva Oa, au début de 1964, avait apporté peu d'éléments nouveaux. Les résultats obtenus à Nuku Hiva par R.C. Suggs, bien que comportant des incertitudes, laissaient supposer que les Marquises avaient pu constituer l'un des premiers centres de dispersion des Polynésiens orientaux. Y.H. Sinoto, par ses fouilles à Ua Huka, allait avancer l'hypothèse que le premier de ces centres était les Marquises. Le choix de Ua Huka permettait une comparaison pertinente avec Nuku Hiva, également du groupe nord, et élargissait le champ géographique des sites archéologiques. Sept fouilles furent menées à Ua Huka dont trois localisées sur une formation sableuse à l'embouchure de Hane, une des trois vallées principales de l'île. La fouille la plus étendue et la plus importante concerne le site exploré au centre du tertre dunaire principal, dénommée "aire B" par Y.H. Sinoto.

L'aire B de Hane

Elle fut choisie en raison des témoins anthropiques visibles en surface : restes de pavage, débris coquilliers, morceaux d'hameçons, de limes de corail et, sur la pente ouest, os humains mis au jour par l'érosion. Les fouilles s'étendaient sur environ 80 m² à partir d'un premier sondage. D'autres furent ouverts sur la partie ouest et nord afin d'élargir la vision des dépôts sédimentaires et d'établir leur liaison avec ceux de la fouille principale. La stratigraphie a permis d'élaborer une chronologie verticale et relative des différents niveaux. Les analyses de 14C permirent de dater certains horizons culturels ; cinq furent mis au jour sur une profondeur d'environ 2 m à partir du sol actuel.

Le premier, visible en surface, est caractérisé par un pavage très désorganisé et des restes d'activités humaines. Le second niveau, séparé du premier par une couche stérile, est caractérisé par un pavage lui aussi très perturbé. Il est daté de 1600 après J.-C. Le troisième niveau, à 0,50 m de profondeur et épais de 1 m, renferme des sépultures. Le sédiment sableux est, lui, stérile. En dehors des sépultures, il n'y a donc pas eu fréquentation du site pendant la sédimentation de cette couche. Le quatrième niveau contient un troisième pavage et des restes divers d'activités humaines. Il est daté de 850 après J.-C., date 14C la plus ancienne de Ua Huka. Le cinquième niveau anthropique contient quelques os de poissons. Un sixième niveau culturel fut mis au jour dans un sondage situé à l'ouest de la dune. Stratigraphiquement il serait antérieur au niveau 5, donc plus ancien. Ce niveau ainsi que le cinquième n'ont pas été datés. Y.H. Sinoto le situe cependant vers 700 après J.-C.

Matériel et datation relative

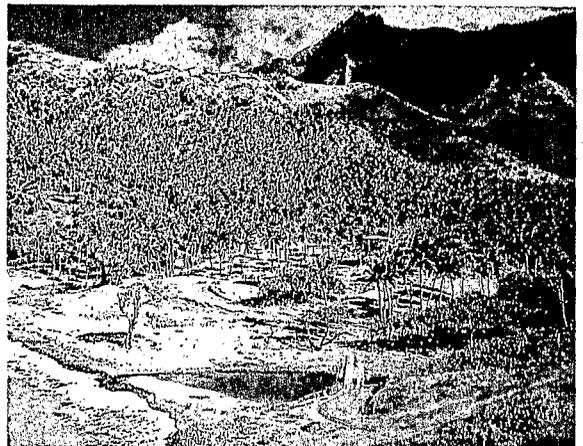
Le matériel recueilli (plus de 3 000 pièces), associé à la stratigraphie du site, présente un des intérêts majeurs de cette fouille, autant par sa quantité que par sa diversité. A travers les objets, c'est un peu l'histoire des hommes qu'il est possible de reconstituer et les étapes de leur évolution. Le mobilier de Hane permet d'observer une nette différence entre les niveaux supérieurs (1 et 2) et les niveaux inférieurs (4 et 6). Les objets les plus nombreux sont les hameçons. Des caractères technologiques, typologiques... permettent d'en différencier l'usage spécifique et parfois de les échelonner dans le temps. Ainsi les hameçons en os sont rares et sont les plus anciens. Dans l'ensemble du site dominant les hameçons en nacre, généralement façonnés au moyen de limes en corail et en radiole d'oursin. Ces dernières sont plus abondantes dans les niveaux inférieurs. Les têtes de harpons en os

et en nacre ont été retrouvées dans les niveaux inférieurs et supérieurs. Les plombées en forme de "grain de café" pour les hameçons à poulpes n'apparaissent qu'au niveau 2, donc assez tardivement. Une plombée de forme conique était utilisée auparavant. Les herminettes représentent les documents les plus nombreux après les hameçons. Certaines formes sont attribuées à des époques définies ; ainsi le type "Koma" serait récent. Les dents de cachalots, les poids de pêche, les pilons, les sépultures elles-mêmes, selon la position des corps, permettent également de caractériser les niveaux archéologiques. Une des trouvailles notoires de Hane consiste en quelques tessons de poterie dans le niveau 6 qui serait le plus profond.

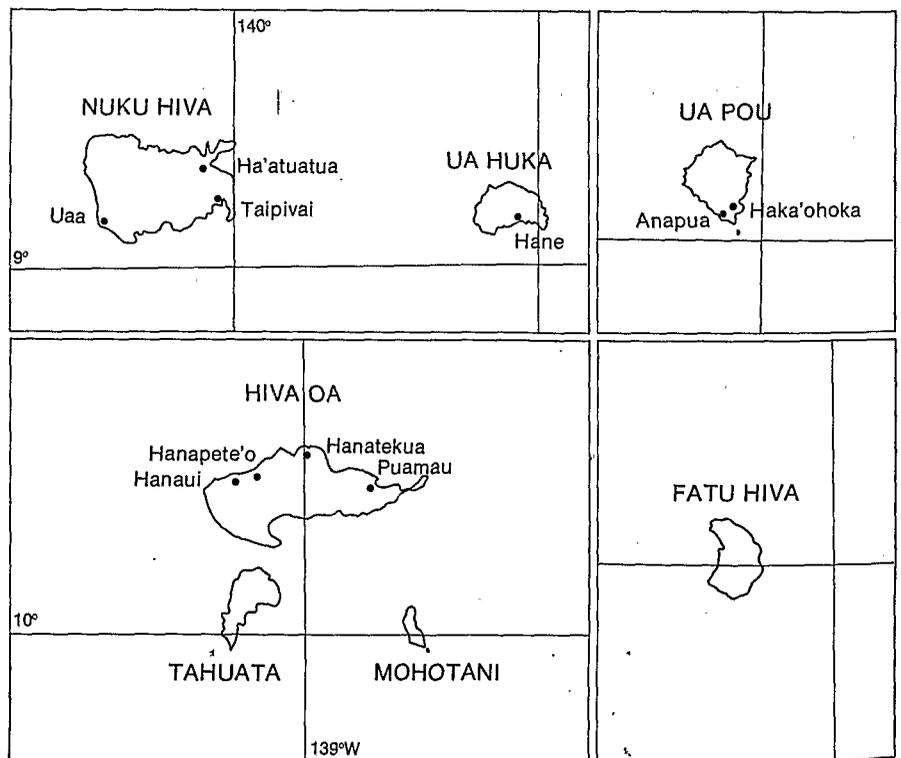
Intérêt du site

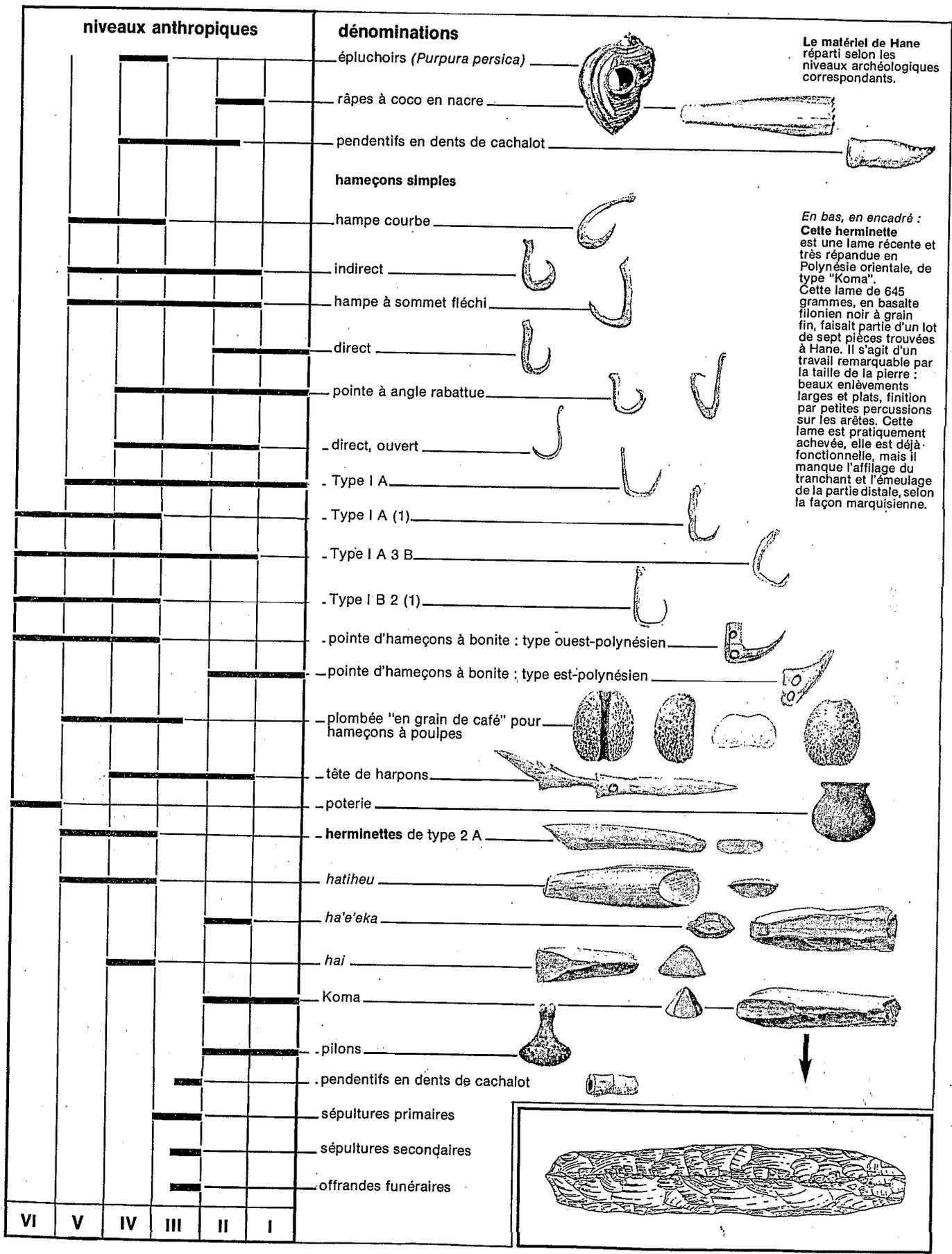
Le site de Hane, grâce à son matériel et à sa stratigraphie, contribue à apporter des informations primordiales sur la préhistoire

Le site de Hane à Ua Huka. Au centre de la photo, le tertre dunaire correspond à la "zone B" de Y.H. Sinoto. Une partie seulement fut fouillée par ce dernier et M. Kellum en 1964-65. Le reste constituait une réserve devant permettre des études complémentaires. Les dégâts occasionnés par les fortes pluies de 1982-83 nécessitèrent l'intervention du Maire, de la population, et des Services territoriaux afin de protéger le site.



Les principaux sites archéologiques étudiés dans les îles Marquises sont représentés sur cette carte.



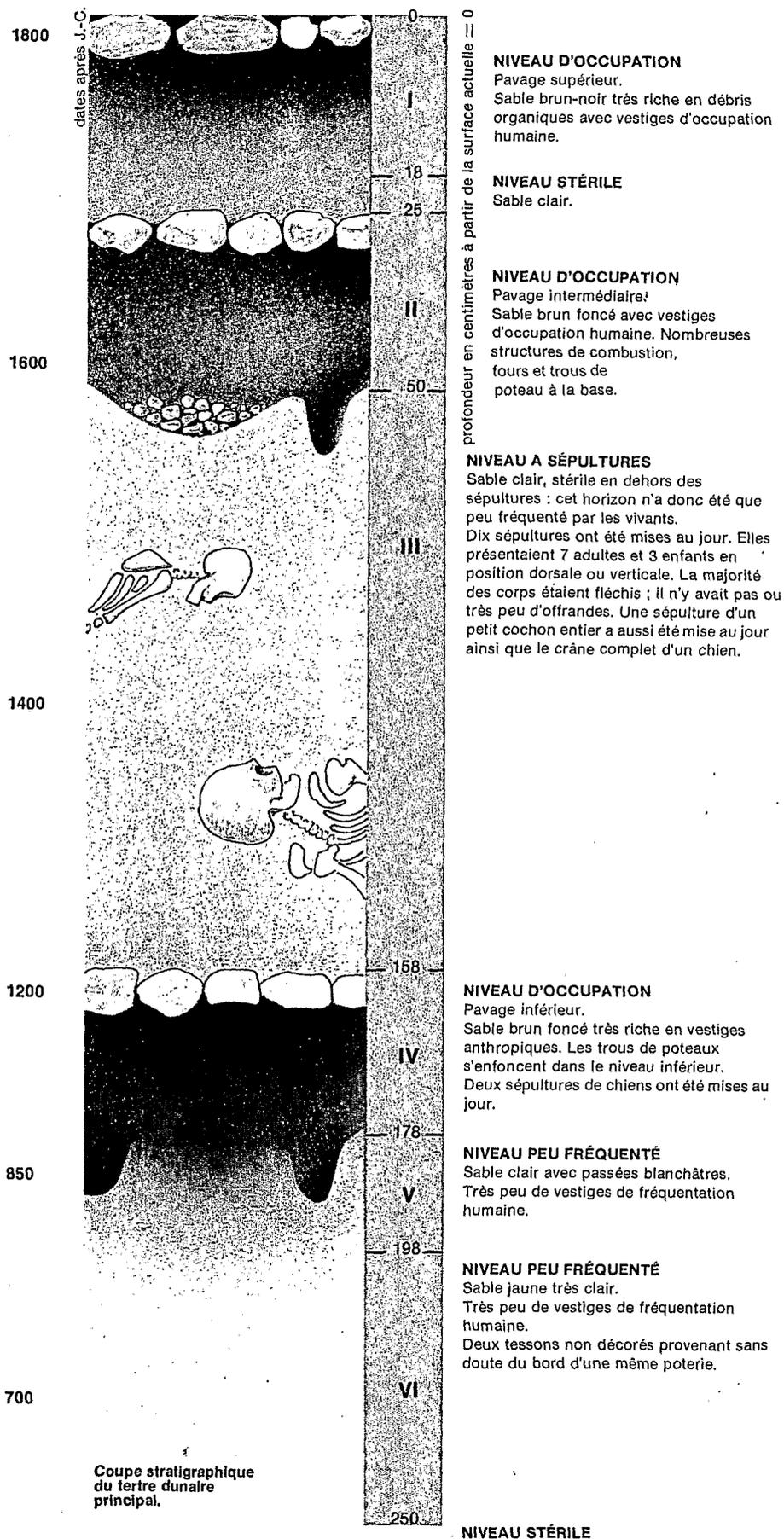


de cette île, de l'archipel et de la Polynésie. On peut d'autant plus regretter que cette fouille n'ait pas encore fait l'objet d'une publication exhaustive. Les informations jusqu'ici disponibles, dans quelques articles et comptes-rendus, sont incomplètes et manquent parfois de clarté. Les matériaux mis au jour dans les autres sites de Ua Huka ont pu être mis en corrélation avec la stratigraphie de l'aire B de Hane. Il fut ainsi possible d'établir une chronologie relative basée sur le mobilier des couches archéologiques. Des comparaisons faites avec des objets de Polynésie occidentale, de Nouvelle-Zélande, des îles de la Société, des Hawaii et de Mangareva, montrèrent que certains objets mis au jour dans les niveaux les plus anciens de Ua Huka étaient des sortes de prototypes. Ces diverses études amenèrent ainsi Y.H. Sinoto à considérer les Marquises comme le premier centre de peuplement et de dispersion des Polynésiens orientaux. Cette hypothèse demande encore de plus amples recherches dans cet archipel et ailleurs dans le triangle polynésien.

Hypothèses et études en cours

Les études menées sur le proto-polynésien permirent, vers les années 1950, de conforter l'hypothèse présentée, notamment par E.G. Burrows (1938), selon laquelle il a pu exister in situ une évolution des sociétés à partir d'un fonds ancestral commun. Les linguistes, et en particulier les travaux de S.H. Elbert et G.W. Gràce (1953, 1955), situent la coupure entre les branches est et ouest du proto-polynésien à une étape précoce de l'évolution de ce dernier, suivie ensuite d'une longue période de développement. Fort de cette hypothèse, R.C. Suggs, à la suite de ses fouilles à Nuku Hiva, proposa une vision évolutive de l'histoire du peuplement marquisien à partir d'une phase d'installation située par celui-ci, d'après ses datations au 14C, vers 150 av. J.-C. Bien que cette date ait été controversée, notamment par Y.H. Sinoto, d'après ses propres fouilles, et ramenées selon ses estimations vers 300 après J.-C., les derniers résultats obtenus par 14C aux Marquises (à Anapua dans l'île de Ua Pou, par P. Ottino, en 1983) semblent bien confirmer les débuts de la préhistoire marquisienne à une époque très précoce : 150 ± 95 av. J.-C.

Le passé récent des îles Marquises, dans les quinze dernières années fut l'objet d'investigations inscrites dans le cadre d'études ethnohistoriques et ethnosociologiques dépassant le plus souvent les limites de la Polynésie française. Il faut citer notamment les travaux de G. Dening, P. Kirch, J.T. Kirkpatrick, A. et H. Lavondès, H.E. Maude. Dans le même temps se créait sur l'archipel une association locale ayant pour objectif l'étude, la conservation et le développement de la culture marquisienne : le Motu Haka o te Henua Enana. Ainsi, les Marquisiens entreprennent eux-mêmes la redécouverte de leur propre culture, aidés par les travaux dont vient d'être faite une rapide énumération. Il ne reste qu'à souhaiter la poursuite d'une politique culturelle clairvoyante, aidant les Marquisiens à préserver l'héritage de leurs ancêtres polynésiens.



ENCYCLOPEDIE DE LA POLYNESIE

à la recherche des anciens Polynésiens

Ce quatrième volume de l'Encyclopédie de la Polynésie a été réalisé sous la direction de

José Garanger,

Docteur d'Etat ès lettres et Sciences humaines, Professeur à l'Université de Paris I,
Directeur du Laboratoire d'Ethnologie Préhistorique (C.N.R.S., L.A. 275)

avec la collaboration de : **Marie-Noëlle de Bergh**, Maître ès lettres et D.E.A. d'Archéologie,

Jean-Michel Chazine, Maître ès lettres et D.E.A. d'Archéologie, Ingénieur au C.N.R.S. (L.A. 275),

Éric Conte, Maître ès lettres et D.E.A. d'Archéologie, L.A. 275 du C.N.R.S. et Département d'Archéologie
du Centre Polynésien de Sciences Humaines, **Bertrand Gérard**, Docteur en Archéologie, Chargé de recherche à l'O.R.S.T.O.M.,
Maeva Navarro, Maître en Archéologie, Directrice du Département d'Archéologie du Centre Polynésien de Sciences Humaines,

Catherine Orliac, Docteur en Archéologie, Chargée de recherche au C.N.R.S. (L.A. 275),

Michel Orliac, Diplômé du C.R.P.P. (Sorbonne), Technicien supérieur au C.N.R.S. (L.A. 275),

Pierre Ottino, Docteur en Archéologie, Chargé de recherche à l'O.R.S.T.O.M., **Claude Robineau**, Docteur d'Etat ès lettres
et Sciences humaines, Directeur de recherche à l'O.R.S.T.O.M.,

et la coopération des organismes suivants : Centre National de la Recherche Scientifique,

Département d'Archéologie du Centre Polynésien de Sciences Humaines,

Laboratoire d'Ethnologie Préhistorique (C.N.R.S., L.A. 275), Laboratoire de Préhistoire de l'Université de Paris I,

Musée de Tahiti et des Iles, O.R.S.T.O.M. (Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération),

Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne (Unité de Recherche et d'Enseignement d'Histoire de l'Art et Archéologie).

Conception et production : **Christian Gleizal**

Maquette et coordination de la réalisation technique : **Jean-Louis Saquet**

Assistante de production : **Catherine Krief**

Illustrations : **Catherine Visse et Jean-Louis Saquet**

Cartographie : **Jean-Louis Saquet**

Photographies : B. Bird, P. Boisserand, J.-C. Bosmel, J.-M. Chazine, E. Christian, E. Conte, J. Garanger, C. Hautbois, T. Heyerdahl,
J. Hines, B. Juillerat, M. Krüger, P. Laboute, A. Lavondès, C. Lorme, M. Orliac, P. Ottino, C. Pinson, H. Plisson, C. Rives-Cedri,
Cl. Robineau, J.-L. Saquet, A.M. Semah, Y.H. Sinoto, D. Stordeur, G. Twigg-Smith, B. Vannier, A. Vitalis-Brun.

Les photographies autres que celles confiées par leurs auteurs ou leurs agences sont publiées avec l'autorisation
des sociétés ou organismes suivants :

Auckland War Memorial Museum, Nouvelle-Zélande ; Bernice Pauahi Bishop Museum, Hawaii ; British Museum,
Grande-Bretagne ; Canterbury Museum, Nouvelle-Zélande ; Centre Technique Forestier Tropical, France ; Mitchell Library,
State Library of New South Wales, Australie ; Musée Guguin, Tahiti ; Musée de l'Homme, France ;
Musée de la Marine, France ; Musée communal de Vaipae, Iles Marquises ; Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Belgique ;
Otago Museum, Nouvelle-Zélande ; Service Historique de la Marine, France.

Notre travail de documentation et d'illustration a été considérablement facilité par l'aide que nous ont apportée :

au B.P. Bishop Museum : Y.H. Sinoto, chairman, Dept. of Anthropology, Cynthia Timberlake, librarian,

Betty Lou Kam, curatorial assistant, photograph collection, Clarice Maurício, photograph collection ;

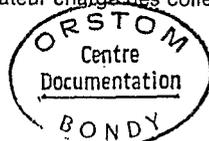
à la State Library of New South Wales : Jennifer Broomhead, Mitchell librarian ;

au Musée de la Marine : Marjolaine Mourot ;

au Musée de l'Homme : Muguette Dumont ;

aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire : Francina Froment.

Les collections du Musée de Tahiti et des Iles nous ont été rendues accessibles grâce à la patiente collaboration de :
Manouche Lehartel, directrice ; Véronique Mu Liepman, conservateur et Hiro Ouwen,
assistant conservateur chargé des collections.



03 JUL. 1990

CHRISTIAN GLEIZAL / MULTIPRESS

18.231 vol. 4

AM
POL